

DAVID HALPERIN,
JOHN WINKLER
& FROMA ZEITLIN (DIR.)

Bien avant la sexualité

L'expérience érotique en Grèce ancienne



PRÉFACE ET TRADUCTION (DIR.) DE SANDRA BOEHRINGER
POSTFACE DE JEAN ALLOUCH

Bien avant la sexualité

David M. Halperin, John J. Winkler & Froma I. Zeitlin (ed.),
Before Sexuality,
The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World
© 1990 – Princeton (New Jersey), Princeton University Press.

Traduction de l'anglais (États-Unis) ou réédition du français,
sous la direction de Sandra Boehringer,
avec Adeline Adam, Marie Augier, Sophie Bigot, Isabelle Châtelet,
Antoine Chabod, Claire Jaqmin, Michèle Haller, Christine Hue-Arcé,
Dominic Moreau, Nadine Picard et Pierre Zahnd.

Illustration de couverture :
Fragment d'une coupe à figures rouges attribuée au peintre Onésimos,
Athènes, vers 500-490 av. J.-C.
N. inv. G258.
© RMN-Musée du Louvre.

Ouvrage publié avec le soutien de l'Institut Émilie du Châtelet.

© EPEL, 2019
212, avenue du Maine, 75014 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion ToThèmes
3, allée des Genêts,
91220 Le Plessis-Pâté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
tothemesdiffusion@gmail.com

Distribution SODIS
Paris, France

ISBN : 978-2-35427-194-7

ISSN : 1299-6114

DAVID M. HALPERIN, JOHN J. WINKLER
& FROMA I. ZEITLIN (DIR.)

Bien avant la sexualité

L'expérience érotique en Grèce ancienne

TRADUIT DE L'ANGLAIS OU RÉÉDITÉ DU FRANÇAIS
SOUS LA DIRECTION DE SANDRA BOEHRINGER

Préface de Sandra Boehringer
Postface de Jean Allouch

EPEL
212, avenue du Maine
PARIS 14^e

Préface

**After Before :
trente ans de sexualité antique
et autant de voyages transatlantiques**

Sandra Boehringer

Dans *L'Émergence de la sexualité*¹, Arnold Davidson condense en cette formule « Nous sommes notre sexualité » l'aboutissement du long processus de subjectivation en Occident. L'apport de Michel Foucault fut bien évidemment primordial dans cette réflexion : après avoir étudié dans *La Volonté de savoir*, en 1976, les discours de la *scientia sexualis* des XVIII^e et XIX^e siècles et leur prétention à dire la « vérité du sujet », le philosophe développe, dans ses deux derniers volumes de *l'Histoire de la sexualité*, en 1984, une analyse des modalités par lesquelles l'individu a été amené à se reconnaître comme sujet de son désir et de sa propre existence. Cette périodisation implique des mondes antérieurs au dispositif de

1. Davidson [2001], 2005, p. 9.

sexualité actuelle², dont celui des sociétés de la Grèce et de la Rome antiques.

La sexualité, analyse Michel Foucault, est une expérience historique singulière et extrêmement récente. Dès lors, est-il encore pertinent de s'intéresser à « la » sexualité dans l'Antiquité ? En quoi des sociétés comme la Grèce et Rome, éloignées de nous d'environ deux millénaires, peuvent-elles éclairer une enquête menée depuis une culture où – pour reprendre le titre d'un célèbre texte de David Halperin³ – « l'homosexualité n'a que cent ans » ?

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ ANTIQUE

L'enquête en terre antique est non seulement légitime mais nécessaire pour souligner encore et toujours la diversité des sociétés humaines, ainsi que la fluidité des notions et des concepts. Depuis les observations des anthropologues du début du xx^e siècle, en passant par les sociologues de l'école de Chicago et jusqu'aux analyses de Michel Foucault dans les années 1970, il s'agit, en effet, non de considérer « la sexualité » comme une partie immanente de nous-mêmes, mais de mettre au jour les normes et les phénomènes de catégorisation propres à différentes sociétés, à différentes époques, en termes de genre et d'érotisme. En ce sens, travailler sur des sociétés sans dispositif de sexualité comme le sont la Grèce et la Rome

2. Voir le chapitre intitulé « Le dispositif de sexualité », dans Foucault, 1976, p. 139. La sexualité, « c'est le nom qu'on peut donner à un dispositif historique : non pas réalité d'en dessous sur laquelle on exercerait des prises difficiles, mais grand réseau de surface où la stimulation des corps, l'intensification des plaisirs, l'incitation au discours, la formation des connaissances, le renforcement des contrôles et des résistances, s'enchaînent les uns avec les autres, selon quelques grandes stratégies de savoir et de pouvoir ».

3. L'ouvrage de David Halperin publié en 1990, la même année que *Before Sexuality*, s'intitule : *One Hundred Years of Homosexuality, and Other Essays on Greek Love* (trad. fr. par Isabelle Châtelet, Epel, 2000), en référence à l'introduction du terme *homosexuality* dans l'*Oxford English Dictionary*, en 1892.

antiques peut répondre à deux objectifs : le premier qui consiste à observer, avec des outils d'analyse contemporains, des sociétés lointaines ou étrangères en tentant de comprendre leurs catégories propres, dans leurs langues et leurs cultures (les catégories émiques) et, de ce fait, de découvrir d'autres formes de construction de l'humain ; le second qui consiste à s'appuyer sur les observations des sociétés exotiques, passées ou présentes, afin de jeter un regard décentré sur notre propre société et de mettre au jour les spécificités culturelles du monde dans lequel nous vivons, nous permettant d'historiciser des normes et des catégorisations perçues comme pérennes, universelles, voire naturelles. Les deux démarches se nourrissent mutuellement et partagent leurs résultats : une fois affinée notre perception des spécificités des catégories contemporaines, nous sommes plus sensibles à la non-universalité de nos grilles d'analyse et au risque d'une utilisation forcée, qu'elle soit anachronique ou ethnocentrique ; notre enquête peut alors être plus riche, et nous permettre de voir, quelque peu, les spécificités d'une culture étrangère⁴.

L'expression « *before sexuality* » (avant la sexualité), si elle est foucauldienne dans l'esprit, n'est pourtant pas de Michel Foucault : elle est de David M. Halperin, John J. Winkler et Froma I. Zeitlin. À la fin des années 1970 et au cours des années 1980, aux États-Unis plus particulièrement, se développaient des travaux sur le thème de l'histoire des femmes et de la sexualité dans le domaine des *classics*. Ils portaient, en ordre dispersé, sur l'amour grec, la poésie de Sappho, la prostitution, les rituels, la poésie érotique, l'adultère ou encore le rôle des personnages de femmes dans les œuvres antiques. Des clivages, autant scientifiques que politiques, apparaissaient dans le monde des études classiques – aux États-Unis comme en Europe : ils

4. Cette démarche consiste à mener une étude du passé de façon à ce que celle-ci permette d'éclairer et d'animer les débats du présent : c'est ce que se propose de faire l'association « ATE, Antiquité territoire des écarts ». Sur cette méthode, voir Calame, 2002 et Dupont, 2013.

opposaient certains savants qui considéraient les questions de la sexualité comme marginales et relevant de « la vie privée » des Anciens à celles et ceux pour lesquels l'étude des pratiques de soi, sous l'angle de l'identité de sexe et de l'érotisme, est nécessaire pour comprendre une société. L'importance, pour ce dernier groupe, de la méthode anthropologique fut l'élément qui permit une convergence des enquêtes. Bien sûr, dans ce courant coexistaient des perceptions parfois différentes des phénomènes, mais l'existence et la visibilité de ces débats vinrent, précisément, consacrer ce nouveau champ scientifique.

Le présent ouvrage réunit des contributions de quinze chercheurs, spécialistes de la Grèce ancienne, qui, tout en étudiant des domaines de la culture grecque différents – de l'imagerie attique aux interprétations des rêves, des textes médicaux aux romans grecs, de Platon aux Pères de l'Église –, proposent une démarche commune d'analyse des documents et laissent percevoir la grande variété de l'expérience érotique que le terme de « sexualité », pris de façon littérale, aurait effacée⁵. Comme l'explique David Halperin dix ans plus tard, il s'agissait à l'époque non pas de réaliser un grand essai de synthèse, mais de susciter « une multiplicité de nouvelles enquêtes, très particulières, sur des textes, des matériaux, des sujets et des problèmes spécifiques, de manière à élargir nos horizons intellectuels et à contribuer à un réexamen de l'Antiquité classique tout entière⁶ ».

La grande originalité du *Before Sexuality*, à l'époque de sa publication, vient de la rencontre entre des chercheurs américains et des antiquisants français du centre Louis-Gernet (désigné aux

5. La préface à l'édition originale souligne cette diversité : c'est plus particulièrement à l'occasion de deux rencontres scientifiques (« Perspectives on Love, Marriage, Friendship, and Sexuality in Antiquity » au *National Humanities Center* en janvier 1986 et « Bodies and Minds. Sexuality and Desire in the Ancient World » à l'université de Princeton, en mars 1986) que les liens de *philia* se sont resserrés et qu'est née l'idée de ce volume collectif. Voir p. 687-690 du présent ouvrage.

6. Halperin, dans sa préface à la traduction française de son *One Hundred Years of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 14.

États-Unis par l'expression d'« école de Paris⁷ »), Jean-Pierre Vernant, Maurice Olender, Nicole Loraux, Françoise Frontisi, François Lissarrague et Giulia Sissa, travaillant tous sur des « objets » variés. Parmi ces chercheurs français de générations différentes, certains, titulaires d'une chaire aux États-Unis ou régulièrement invités, furent parfois plus connus dans le champ des études classiques et plus diffusés outre-Atlantique pour leur démarche d'anthropologues qu'ils ne le furent en France. Les autres – professeur-e-s à l'EHESS ou au Collège de France – furent scientifiquement reconnus en France pour leur œuvre d'anthropologie politique en général mais non spécifiquement pour leurs travaux dans les domaines du genre et de la sexualité. Ajoutons que, à la fin des années 1980 où eurent lieu les colloques qui furent à l'origine de *Before Sexuality*, les études françaises n'étaient pas portées par le même questionnement thématique que les contributions anglophones, plus familières des notions d'identité, de genre ou de sexualité. Cependant, dans l'ouvrage, la rencontre de ces travaux aux visées différentes produit, de façon concrète, un effet de sens particulier. Certains textes français, déjà publiés dans des revues scientifiques de philologie ou d'histoire ancienne, prennent dans ce contexte et par cette rencontre éditoriale une portée nouvelle.

C'est la méthode, en effet, qui révèle les points communs de ces travaux et qui fait émerger une approche originale des sociétés grecque et romaine. S'il ne s'agit pas d'un ouvrage théorique ni de synthèse, mais bien d'un éventail d'analyses concrètes de documents divers et nombreux, l'introduction de David M. Halperin, John J. Winkler et Froma I. Zeitlin vient en montrer la cohérence, rappeler l'histoire de ces études et ancrer cette aventure collective dans un présent politique. Le

7. Cette désignation, qui souligne une homogénéité de l'équipe (en l'occurrence l'influence de l'anthropologie structurale et l'importance accordée aux représentations), est d'origine américaine : les chercheurs du centre Louis-Gernet, recherches comparées sur les sociétés anciennes, fondé par Jean-Pierre Vernant en 1964, ne se désignaient pas de cette manière. Le centre a fusionné avec d'autres équipes, en 2010, en un autre laboratoire nommé Anhima. Anthropologie et histoire des mondes antiques (UMR 8210).

titre, qui claque comme un slogan, donne le cap scientifique : *Before Sexuality*. Comme le met en lumière la longue et riche partie historiographique et épistémologique – une entreprise originale à l'époque de la parution de l'ouvrage –, c'est bien la construction d'une expérience érotique qu'il s'agit de décrire et d'analyser, et non la « sexualité » et son dispositif normatif contemporain. Se démarquant de toute tentation étimologique et refusant toute lecture évolutionniste, *Before Sexuality* marque le moment où une nouvelle histoire de la sexualité antique apparaît effectivement, des deux côtés de l'Atlantique, comme un courant d'analyse cohérent dans le champ des études anciennes. Il constitue ainsi un jalon scientifique indispensable à toute étude sérieuse de l'érotisme et du genre antiques aujourd'hui.

LE TOURNANT DES ANNÉES 1990 : UN JALON HISTORIQUE

Nous sommes en 1990. Cette année voit paraître simultanément, dans de grandes maisons d'édition américaines, le livre majeur de David Halperin, *One Hundred Years of Homosexuality: And Other Essays on Greek Love*⁸, l'ouvrage chatoyant et bigarré de John J. Winkler, *The Constraints of Desire: The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece*⁹, la réédition de l'étude fouillée de Froma Zeitlin « Playing the Other » sur le genre et la tragédie dans l'ouvrage collectif qu'elle dirigea avec John Winkler, *Nothing To Do with Dionysos?: Athenian Drama in Its Social Context*¹⁰.

Bien évidemment, ces études ne naissent pas *sua sponte* : rencontres, conférences nombreuses, publications dans des recueils plus généraux avaient déjà eu lieu durant les années 1970

8. Halperin [1990], 2000, sous le titre *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*.

9. Winkler [1990], 2005, traduit par Sandra Boehringer et Nadine Picard sous le titre *Désir et contraintes en Grèce ancienne* chez Epel.

10. Zeitlin, 1985 ; Zeitlin dans Winkler & Zeitlin, 1990, p. 63-96, et Zeitlin, 1996.

et 1980 – aux États-Unis comme en Angleterre et en France (de façon plus rare mais toutefois marquante). C'est l'époque où se développent officiellement et visiblement – non sans luttes ou controverses – ces thématiques aux formulations nouvelles dans la recherche en sciences de l'Antiquité : avec les travaux inspirés des théories féministes qui se diffusent au cours des années 1970, des départements de *women's studies* (interdisciplinaires) se créent sur les campus américains. Dans le champ des *classics* émergent alors des thèmes à la croisée de l'histoire des femmes, du féminisme – différentialiste et universaliste – et de celle de la sexualité.

L'histoire de la sexualité antique, dont l'introduction du volume *Before Sexuality* retrace les grandes étapes depuis la fin du XVIII^e siècle, est marquée à cette époque par la publication du livre de l'helléniste anglais Kenneth Dover, en 1978 : *Greek Homosexuality*¹¹. Paraît la même année l'article fondamental de Paul Veyne, « La famille et l'amour sous le Haut Empire romain¹² ». Foucault s'appuie sur ces deux études dans ses volumes de 1984¹³ ainsi que dans son cours au Collège de France, en 1980-1981, intitulé *Subjectivité et vérité*¹⁴. À l'occasion de la traduction de l'ouvrage de Dover en 1982, il développe cette analyse dans les pages de *Libération*¹⁵ :

Dover, en effet, déblaye tout un paysage conceptuel qui nous encombrait. [...] Le rapport entre deux individus du même sexe est une chose. Mais aimer le même sexe que soi, prendre avec lui un plaisir, c'est autre chose, c'est toute une expérience, avec ses objets et leurs valeurs, avec la manière d'être du sujet et la conscience qu'il a de lui-même.

11. Dover [1978], 1982.

12. Veyne, 1978.

13. Foucault fait onze références aux travaux de Kenneth Dover – ce qui est particulièrement élevé eu égard à son usage rare de la note. Pour une analyse développée du paysage scientifique dans le champ des études classiques au moment de l'écriture des tomes II et III de *l'Histoire de la sexualité*, voir Boehringer, 2016.

14. Le cours *Subjectivité et Vérité* a été publié en 2014, sous la direction de Frédéric Gros.

15. Foucault [1982b], 1994, p. 315-317.

Dover avait choisi, en effet, une méthode qui ne pouvait qu'intéresser Foucault et les chercheurs sur l'érotisme antique : une réflexion générale procédant par une analyse de cas, d'un « problème ». Son approche rompt également avec les lectures traditionnelles ; dans cet ouvrage – à l'origine prévu pour être mené en collaboration avec l'ethnopsychiatre Georges Devereux –, il ne cherche pas à reconstituer une catégorie « homosexualité » qui correspondrait à la nôtre, mais propose une « description des manifestations homosexuelles (dans la conduite ou les sentiments)¹⁶ ». À la suite d'Erich Bethe, qui, au tout début du xx^e siècle, consacra une étude à l'amour des garçons en contexte dorien¹⁷, Dover refuse « l'introduction abusive de jugement de valeur » qui continue à « vicier l'étude de l'homosexualité grecque¹⁸ » et mène une analyse serrée des gestes et des mots par une mise en série des documents textuels et iconographiques.

Une année avant l'ouvrage de Dover, paraissait à Rome l'ouvrage en français de Claude Calame, *Les Chœurs de jeunes filles en Grèce ancienne* (1977), qui allait inaugurer une nouvelle façon d'interpréter les productions poétiques de l'époque grecque archaïque et rendre visibles les diverses manifestations d'érôs du vii^e au v^e siècles avant notre ère, en particulier l'homoérotisme féminin. Cette étude fut suivie, par le même auteur, de l'édition des Parthénées d'Alcman et, en italien d'abord, de *L'Érôs en Grèce ancienne*¹⁹. À la même époque, les travaux de Luc Brisson, spécialiste et traducteur de Platon, sur le mythe de Tirésias et les questions de bisexualité (au sens de bisexuation) venaient élargir le champ de ces études et nourrir des échanges, en France, entre la psychanalyse et les sciences de l'Antiquité²⁰.

16. Dover [1978], 1982, p. 7.

17. Bethe, 1907.

18. Dover [1978], 1982, p. 7.

19. Calame, 1977, 1983, et [1992] 1996.

20. Une des premières études de Luc Brisson sur cette thématique, « Bisexualité et médiation en Grèce ancienne », parut en 1973 dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*. Cf. également Brisson, 1976, et le recueil Brisson, 1997.

APRÈS 1990 : NOUVEAUX DÉBATS, NOUVELLES CONTROVERSES

Aux États-Unis, durant la dernière décennie du xx^e siècle, l'urgence se dessine, à tous les niveaux : entre la menace tragique et sombre des effets du VIH et la nécessité de prendre en compte les premiers acquis des luttes féministes, homosexuelles et des droits civiques face à un *backlash* qui se profile durant les années Reagan²¹, les chercheurs dans le domaine de la sexualité sont sur le pont. L'effervescence des publications, des discussions et des rencontres témoigne de cette atmosphère où enjeux scientifiques et politiques se mêlent : les progrès d'Internet permettent désormais des échanges plus rapides – les discussions s'enflamment sur les thèmes de la pédérastie ou de la (dite) passivité sexuelle, sur l'oubli des femmes dans certains travaux ou encore sur l'importance de ne pas réifier les identités sexuelles. Le débat « prend », on interpelle les antiquisants sur des questions de droit contemporain²², les rencontres interdisciplinaires se multiplient.

Parallèlement, le fossé se creuse doucement mais sûrement entre deux courants et, souvent, deux continents : une histoire de l'Antiquité ouverte aux nouvelles méthodes et celle qui continue d'ignorer l'apport de l'anthropologie et des sciences sociales à l'étude de l'Antiquité.

Avec cette présence croissante des thèmes de la sexualité dans les débats de société et les voies ouvertes par ces travaux pionniers dans les sciences de l'Antiquité, la fin du xx^e siècle voit ainsi paraître de nombreuses études sur l'érotisme antique, ou bien axées sur la vie amoureuse et conjugale et généralement

21. Voir l'introduction *in medias res* de David Halperin dans son *Saint Foucault – Towards a Gay Hagiography* (Halperin [1995], 2000, trad. fr. par Didier Eribon chez Epel).

22. Ainsi, l'helléniste Martha Nussbaum intervint comme expert à la Cour suprême dans le contexte de débats sur un amendement à la Constitution de l'État du Colorado interdisant des législations anti-discriminations envers les homosexuels. Une discussion eut lieu sur la supposée interdiction de la sodomie dans les *Lois* de Platon. Voir Nussbaum, 1994.

rattachées à des approches essentialistes des sexualités, ou bien consacrées à l'érotisme entre hommes (parfois nommé « amour grec » ou, de façon heuristique, « homosexualité »). C'est dans ce champ que se forment et se développent deux courants opposés, l'essentialisme et le courant constructionniste²³. Cette ligne de fracture n'est pas celle qui oppose les conservateurs tenants d'une philologie « pure » et hors histoire aux chercheurs en études de genre : ces recherches viennent créer de nouveaux courants au sein même des champs constitués.

Lorsque les premiers débats ont lieu, ils se formulent *mutatis mutandis* en ces termes : les tenants d'une approche essentialiste postulent que la différence homosexualité/hétérosexualité est une donnée anhistorique et qu'il est important de retrouver la trace de l'existence des couples homosexuels. John Boswell fut leur porte-parole le plus célèbre avec son *Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality*²⁴. Cependant, il convient de distinguer les essentialistes militant pour l'égalité, conscients d'une position scientifique et politique, des essentialistes qui s'ignorent (les auteurs des ouvrages « traditionnels » qui perpétuent dans leur lecture de l'Antiquité les catégories contemporaines, qui relèguent les femmes à la « vie privée » et considèrent que l'homosexualité est une sexualité anormale²⁵). L'opposition essentialisme/constructionnisme, de ce fait, ne peut se résumer à une opposition pro-gays et anti-gays. De façon générale, en France à cette époque, les quelques ouvrages consacrés à la sexualité et à l'érotisme dans l'Antiquité ne reprennent pas les idées du courant historiciste

23. Pour une mise au point théorique et historiographique sur les démarches constructionnistes et historicistes, voir le développement intitulé « In Defense of Historicism » dans Halperin, 2002, p. 1-21.

24. Boswell [1980] 1985, qui porte comme sous-titre « Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century ». Voir aussi Boswell [1994], 1996.

25. Citons, par exemple, Henri Irénée Marrou qui explique l'homosexualité grecque par l'absence de femmes dans le milieu militaire et le contexte d'un « compagnonnage de guerriers » (Marrou, 1948, p. 61-73) ou encore Maurice Sartre, 2011, qui utilise l'expression d'« homosexualité de casernes ».

et, sauf exception²⁶, présentent la vie érotique en décrivant la vie conjugale, la prostitution, la famille.

Ceux que l'on identifie dans les années 1980 au courant dit constructionniste postulent, à l'inverse, que la sexualité est une invention moderne, que les catégories actuelles de l'homosexualité et de l'hétérosexualité ne peuvent se retrouver chez les Anciens : il convient de mettre au jour les caractéristiques propres de l'érotisme antique et, de ce fait, leurs conséquences sur la perception des corps. Les représentants les plus célèbres de cette approche historiciste (*historicism*²⁷) sont, précisément, David Halperin²⁸ et John Winkler²⁹. Issu de ce même courant de pensée, Craig Williams, spécialiste de Rome, explicite, en 1999, sa démarche de cette manière³⁰ :

Les concepts d'homosexualité et d'hétérosexualité sont utilisés comme des outils heuristiques qui permettent de mettre en lumière leurs spécificités historiques et de voir en quoi ces catégories d'analyse sont impropres à décrire les traditions idéologiques des Romains. En d'autres termes, je n'essentialise ces entités conceptuelles que de façon temporaire et dans une visée stratégique. Le lecteur moderne des sources anciennes peut avoir le sentiment que les termes d'homosexualité et d'hétérosexualité sont indépassables ; en les mettant sous la pression de l'histoire, j'entends pourtant défier ces termes. C'est pourquoi dans l'ensemble de mon travail, et dans son titre non moins qu'ailleurs, doit s'entendre une certaine distance ironique : le titre *L'Hétérosexualité romaine* n'eût pas moins bien convenu à son propos³¹.

Les chercheurs de ce courant de pensée trouvent leur base théorique dans les travaux des sociologues de l'école de

26. Félix Buffière, dans son *Éros adolescent*, s'intéresse au « délicat » amour des garçons mais il tient à la différencier de la rude homosexualité « contemporaine » entre deux hommes adultes (Buffière, 1980).

27. Voir « In Defense of Historicism » de Halperin, 2002, p. 4-23.

28. Halperin [1990], 2000.

29. Winkler [1990], 2005.

30. Williams [1999], 2^e éd. 2010 (trad. fr. de Rostom Mesli à paraître).

31. Williams [1999], 2^e éd. 2010, p. 4.

Chicago, chez les anthropologues, les historiens marxistes, les théoriciennes féministes³² et également dans les travaux de Michel Foucault, plus particulièrement dans le volume de 1976, *La Volonté de savoir*³³ : « Il y a tout un champ d'historicité complexe et riche, dans la manière dont l'individu est appelé à se reconnaître comme sujet moral de la conduite sexuelle³⁴ », analyse le philosophe. C'est ce champ que se proposent d'explorer, pour l'Antiquité, les contributeurs du *Before Sexuality* (1990).

L'influence de Foucault fit, elle aussi, l'objet de débats et parfois de discordes parmi les chercheurs spécialistes de la sexualité et du genre dans l'Antiquité grecque et romaine. Des volumes collectifs furent consacrés à l'apport de la pensée du philosophe dans le domaine des *classics*³⁵ : on assiste même à la republication d'articles sur la sexualité antique classés en fonction de leur positionnement par rapport aux thèses foucauldienne *before Foucault*, *after Foucault*, etc.³⁶ ! Mais, au même moment, des chercheuses féministes viennent souligner l'androcentrisme du philosophe et, en raison du moindre intérêt accordé aux femmes³⁷, le biais (et donc le caractère partiel et partial) de ses interprétations des sources antiques. Ces controverses, qui intégrèrent d'autres thématiques, furent nommées plus tard les « *Sexuality wars* », sur le modèle des *Sex wars* qui enflammèrent le milieu des féministes américaines dans les années Reagan.

Dans la période qui suit la publication de *Before Sexuality*, un autre clivage apparaît : des voix virulentes s'élèvent,

32. Mary Mc Intosh, Gayle Rubin, William Simon & John Gagnon, Jeffrey Weeks, etc. Pour les travaux théoriques sur la sexualité, le « rôle » homosexuel et le constructionnisme des années 1950 à 1980, voir les traductions et les études rassemblées dans le hors-série 1 de la revue *Genre, sexualité, société* (Broqua, 2011).

33. Foucault, 1976 ; 1984a ; 1984b. Les deux autres tomes ne paraissent qu'en 1984 et n'influencent pas encore la recherche anglophone au cours des années 1980. Voir Bert, Boehringer, Gros & Paltrinieri, 2014.

34. Foucault, 1984a, p. 39.

35. Goldhill, 1995 ; Halperin [1995], 2000 ; Larmour, Miller & Platter, 1998.

36. Golden & Toohey, 2003.

37. Voir en particulier Richlin, 1992 et Rabinowitz & Richlin, 1993.

dont celle d'Amy Richlin dans son article « Not Before Homosexuality³⁸ », contre la thèse selon laquelle il est inutile de tenter de reconstituer la vie des hétérosexuels et des homosexuels dans la mesure où ces identifications n'existent ni en Grèce ni à Rome. Elles et d'autres postulent l'existence de communautés à Rome en établissant des équivalences entre les *pathici* et les *cinaedi* latins et les homosexuels contemporains. Avec un positionnement plus mesuré, Bernadette Brooten effectue cependant certains rapprochements également dans son interprétation des catégories produites par l'astrologie des III^e et IV^e siècles de notre ère : elle voit des échos *mutatis mutandis* entre les cinèdes « mous » et efféminés et les tribades « dures » et masculines, d'une part, et les catégories actuelles des hommes et des femmes homosexuels d'aujourd'hui, d'autre part. Cette lecture donna matière, à la fin des années 1990, à un échange scientifique riche et nourri entre Bernadette Brooten et David Halperin dans un numéro spécial de *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*³⁹. Ce champ reste un lieu de discussions et de débats scientifiques.

D'autres débats émergent, qui portent sur l'évaluation morale des pratiques sexuelles et les critères de différenciation des partenaires. Le thème de la pédérastie, central dans les travaux de la fin du XIX^e siècle, réapparaît et cristallise les oppositions, au risque de certains malentendus : l'amour grec, selon certains, ne serait pas l'homosexualité ; d'autres encore considèrent qu'il est important de distinguer une pédérastie honnête d'une pédophilie condamnable, d'autres enfin rappellent la nécessité de ne pas confondre les considérations morales contemporaines et les normes antiques.

Les interprétations qui considèrent la dichotomie actif/passif dans la relation sexuelle comme essentielle diffèrent de celles qui privilégient la prise en compte d'autres critères (statuts sociaux, contexte de la rencontre érotique, modalités

38. Richlin, 1993, voir aussi Rabun, 1997.

39. Brooten, 1996. Voir l'échange : Brooten, 1998 ; Halperin, 1998.

diverses). De même, certains chercheurs, James Davidson en particulier, reprochent à Dover et à Foucault ce qu'ils tiennent pour une réduction de l'opposition actif/passif à celle de « pénétrant-pénétré⁴⁰ ». D'autres encore, comme Thomas Hubbard, critiquent la focalisation des chercheurs sur la relation pédérastique, négligeant une autre réalité grecque, l'amour entre pairs⁴¹. Si la virulence des échanges de ces *Sexuality wars* vint parfois parasiter les débats scientifiques⁴², elle était également la preuve de la vitalité de ce champ aux États-Unis.

En France, en revanche, la situation est différente : les deux volumes de l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault publiés en 1984 sont accueillis, sauf rare exception, par un silence poli dans le champ des études classiques et de l'anthropologie historique⁴³. Les quelques critiques, lorsqu'elles se firent entendre au cours des années 1990, vinrent du domaine « traditionaliste » des sciences de l'Antiquité, souvent méfiant à l'endroit des productions dites « américaines », parfois même dans une attitude mâtinée de sexisme ou d'homophobie⁴⁴. Si les travaux de Michel Foucault étaient lus, reconnus, discutés dans les années 1980 et 1990 en histoire, en sciences politiques et en philosophie, il a fallu le délai d'une génération⁴⁵ et le « passage » par les États-Unis et

40. Davidson, 2001. Cette lecture schématique que reprochent certains à Michel Foucault trouve une origine dans l'article de Paul Veyne, qui parle de « sexualité de sabrage » à Rome (Veyne, 1978), une interprétation qui fut contestée, plus tard, dans l'ouvrage de Dupont et Eloi (2001) qui privilégient une analyse plus contextualisée des relations érotiques.

41. Voir Hubbard, 2000, et le chapitre récapitulatif « Peer Homosexuality » dans Hubbard, 2014, p. 128-149.

42. Voir Davidson, 2007.

43. Voir l'analyse de cette réception dans le domaine des sciences de l'Antiquité, dans Artières, Bert, Boehringer, Gros & Paltrinieri, 2014.

44. Voir, en particulier, à propos de plusieurs ouvrages consacrés à la sexualité antique, le pamphlet homophobe et anti-américaniste, publié pourtant dans une revue scientifique, de Danielle Gourevitch en 1998.

45. Les chercheurs du centre Gernet, sauf exception, ne montrèrent pas d'intérêt particulier pour ces travaux au moment de leur parution, peut-être en raison des premières orientations de leurs travaux marqués par les grands thèmes du marxisme et les grands événements du XX^e siècle. Jean-Pierre Vernant cite rapidement Foucault sur la question de l'identité en général dans son chapitre consacré à « L'individu et la cité » (Vernant [1987], 1989), mais la première de rares mentions de l'*Histoire de la sexualité* dans la revue du centre fondée en 1986, *Métis. Revue d'anthropologie du monde grec ancien*, apparut sous la plume

ses chercheurs pour que la pensée foucauldienne sur la sexualité influence les travaux sur l'Antiquité en France⁴⁶ : une longue histoire transatlantique, à nouveau.

Dans les années qui suivent la publication du *Before Sexuality*, de nombreuses monographies et volumes collectifs viennent confirmer, aux États-Unis, la légitimité d'un champ disciplinaire et de sa méthode : de la sexualité à Rome à la question des violences faites aux femmes (dans les mythes d'enlèvement ou dans la poésie satirique)⁴⁷, de la construction du corps érotique à l'éthique sexuelle⁴⁸, de la performance de la masculinité à l'homosociabilité féminine⁴⁹, l'ampleur des croisements thématiques fait se rencontrer de plus en plus de chercheurs dans les différents domaines des sciences de l'Antiquité (philosophie, littérature, histoire de l'art, histoire des religions, anthropologie, histoire du droit, etc.⁵⁰). Avec ces nombreux courants convergents et le « feu d'artifice » de l'an 1990, il n'est plus possible d'ignorer l'importance de ce domaine d'étude et la qualité d'expertise des chercheurs qui y consacraient leurs travaux.

Dans ce même mouvement, la fin du xx^e siècle et le début du xxi^e siècle voient naître des ouvrages proposant de nouvelles méthodes pour appréhender les catégories signifiantes antiques.

d'une chercheuse américaine, Marilyn Arthur-Katz, en 1989 (p. 155-179, p. 160), dans un article où elle présente les récents travaux sur la sexualité et le corps, plus particulièrement le *Before Sexuality* à paraître !

46. À titre d'exemple, en France, l'apport de la pensée foucauldienne est important dans les travaux d'Olivier Renaut sur la « pédérastie » chez Platon (Renaut, 2016 et 2017), chez Sandra Boehringer sur l'« homosexualité féminine » dans l'Antiquité (Boehringer [2003], 2007 ou le dossier Boehringer & Briand, 2012).

47. Voir, par exemple, les travaux de Amy Richlin, 1983 ; Eva Keuls, 1985 ; Judith Hallett, 1989 ou encore le collectif Hallett & Skinner, 1997.

48. Voir, par exemple, Nussbaum & Sihvola, 2002.

49. Voir, entre autres, Gleason [1995], 2013 ; Gunderson, 2000 ; Rabinowitz & Auanger, 2002 ; Rosen & Sluiter, 2003.

50. Cette description ne prétend bien évidemment pas à l'exhaustivité. Pour un état de la recherche et une bibliographie développée, voir, entre autres, les introductions aux récents volumes collectifs sur la sexualité antique (Blondell & Ormand, 2015 ; Masterson, Rabinowitz & Robson, 2015). Voir également les articles historiographiques de M. Skinner et de K. Ormand dans Hubbard, 2014, p. 1-16 et p. 54-68. Pour une approche incluant les travaux français, voir Boehringer & Sebillotte Cuchet, 2015 et Boehringer, 2016.

L'anthropologue de l'Antiquité Claude Calame suggère d'accorder une importance plus grande aux pratiques discursives (épopée, poésie mélique) par lesquelles ces catégories antiques sont exprimées, voire produites, et aux outils d'analyse :

À ce jeu dynamique, les catégories élaborées par l'anthropologie contemporaine de la sexualité perdent de leur pertinence. [...] Quant à « l'asymétrie sexuelle », elle touche moins la relation amoureuse entre hommes et femmes adultes que, de manière très partielle, la relation d'homophilie qui, dans son décalage constitutif, récupère la réciprocité de la *philia*. Il n'y a guère que la notion de « genre » qui, dans son acception de représentation sociale construite à partir des relations entre les sexes, permette de saisir les différents statuts sociaux définis dans les relations animées par Erôs et Aphrodite. Belle occasion donc de mettre en cause la pertinence de nos concepts opératoires, condamnés en sciences humaines à constituer des catégories floues ; belle occasion de porter un regard réflexif sur notre érudition académique et eurocentrique⁵¹.

Dans cette optique, Claude Calame poursuit ses travaux sur les productions méliques où genre et performance nécessitent conjointement une historicisation : ses analyses de Sappho et de Pindare font école⁵².

Pour Rome, Florence Dupont et Thierry Eloi proposent une approche de l'érotisme antique par l'analyse des notions de *mollitia* et de *pudicitia* sans y substituer d'anachroniques évaluations et en accordant une importance au lieu et au moment où les pratiques érotiques s'actualisent. Il s'agit de mener une anthropologie des corps érotisés :

S'il n'y a pas à Rome, à la différence de la Grèce, une culture de l'amour qui produirait des discours spécifiques, il existe en revanche une multitude de témoignages et d'allusions à des relations qui mettent en cause des citoyens adultes, des esclaves et des enfants libres. Nous ne les englobons pas sous la dénomination

51. Calame, 1996, p. 230.

52. Voir, par exemple, les études de Michel Briand sur le genre dans l'épique ou chez Lucien (Briand, 2010, 2018).

générale d'homme, en leur reconnaissant un sexe commun. En effet, le seul terme qui désigne un homme par son sexe est *vir*, mais *vir* ne peut qualifier ni un esclave ni un enfant, fût-il pubère, la virilité est inconcevable en dehors d'une masculinité sociale. Donc ce que nous appelons, faute de mieux, l'érotisme masculin à Rome est une nébuleuse de comportements que seule notre perception anachronique constitue en un objet unique⁵³.

Au début du XXI^e siècle, les courants « histoire des femmes » et « histoire de la sexualité » convergent pour promouvoir une analyse des normes, une attention aux contextes où se trouvent formulées des catégorisations liées au corps, à ses pratiques et à son genre⁵⁴. L'immense dossier de l'initiation, repris par Bernard Sergent dans le courant des années 1980 autour de la question plus spécifique de l'homosexualité et de l'initiation chez les peuples indo-européens et qui, lui aussi, avait soulevé de grands débats⁵⁵, est développé par de nouveaux travaux qui portent une attention accrue au contexte rituel, aux performances (corps, voix), à la dimension anthropopoïétique des manifestations culturelles⁵⁶. Ces études sur l'érotisme dans les pratiques initiatiques ou tout simplement autour de la notion de « pédérastie » ont produit leur lot de polémiques sur la question du consentement de l'individu « mineur » et des échanges nourris, entre autres *via* la plate-forme de comptes rendus scientifiques *Bryn Mawr Classical Review*, mais elles ont également suscité des approches nouvelles, dont celle d'Andrew Lear, qui offre une nouvelle lecture de l'iconographie et se démarque, en certains points, de celle de Kenneth Dover⁵⁷.

Quant à l'homosexualité féminine, si elle fit l'objet de quelques rares mais précieuses études portant sur un corpus

53. Dupont et Éloi, 2001, p. 10-11. Voir également Edwards, 1993.

54. Moreau, 2002a ; Moreau, 2002b ; Nussbaum et Sihvola, 2002 ; Langlands, 2006.

55. Sergent [1984 & 1986], 1996.

56. Dodd & Faraone, 2003, ou encore les articles de Claude Calame et Sandra Boehringer dans Mouton et Patrier, 2014.

57. Lear & Cantarella, 2008.

spécifique⁵⁸, elle fut longtemps négligée dans les ouvrages consacrés aux femmes antiques et peu abordée dans les ouvrages généraux sur la sexualité ou l'homosexualité antique. Une approche de ces questions dans le champ de la culture antique chrétienne paraît en 1996 : c'est l'ouvrage de Bernadette Brooten, à l'origine d'un grand débat, évoqué plus haut, sur les identités et les catégorisations. En ce qui concerne les cultures grecque et romaine antiques, l'homosexualité féminine fait l'objet d'une étude spécifique durant les années 2000⁵⁹ par Sandra Boehringer, qui provoqua d'inattendues et étonnantes controverses provenant des milieux traditionalistes, événements qui rappellent que le corps, la sexualité et le genre sont, parfois encore, perçus comme des sujets illégitimes⁶⁰.

Les approches se diversifient et s'enrichissent de nouvelles problématiques, venues des champs de la théorie politique, de la philosophie et de la sociologie. Les réflexions portant sur l'« appartenance » d'un corps (libre ou esclave)⁶¹ et sur les violences sexuelles⁶² ouvrent des chantiers dans lesquels l'apport des travaux en théorie politique est utile (ainsi, les concepts de consentement, de vulnérabilité, de *care* peuvent être des outils utiles aux historiens). Les travaux des théoriciennes Eve Kosofsky Sedgwick et Judith Butler⁶³ permettent une perception du corps comme produit de normes sociales et culturelles, un corps en mouvement, et dont les actes, les gestes, les postures, la voix, les vêtements, l'apparence construisent un genre. C'est dans cette optique que s'inscrivent de nombreux travaux sur

58. En particulier, Calame, 1977 et Rabinowitz & Auanger, 2002.

59. Boehringer [2003], 2007, avec la préface de David Halperin.

60. Voir le compte rendu de ces attaques sexistes par Jean Birnbaum dans le *Monde des livres* (Birnbaum, 2007) et voir aussi une analyse du traitement de la rhétorique homophobe et anti-américaine dans ce contexte, par Lear & Altman, 2010. Il faut savoir également que les études de genre ont, durant les débats autour du mariage pour tous en France, fait l'objet d'attaques répétées d'un prétendu « Observatoire de la théorie du genre », qui s'est invité dans les universités, remettant en question la liberté de la recherche. Aujourd'hui, c'est en Hongrie que l'avenir de ces études est particulièrement menacé.

61. Edwards, 1993 ; Fantham, 1991.

62. Omitowaju, 2002.

63. Kosofsky Sedgwick [1990], 2007 ; Butler [1990], 2005.

le corps, la voix et le genre. Dans son ouvrage *Making Men*⁶⁴ et le chapitre « La posture comme langage : physiognomonie et sémiotique du genre », initialement paru dans le *Before Sexuality*, Maud Gleason étudie l'effet de la *paideia* dans la construction des corps des orateurs et des rhéteurs de l'époque de la seconde sophistique, à partir des traités d'éloquence et des exercices conseillés aux futurs orateurs. L'auteure s'intéresse aux mouvements des corps tels qu'ils sont analysés dans les ouvrages de physiognomonie et à la façon dont les auteurs antiques recourent aux catégories de genre pour classer les individus. Loin de se formuler en une opposition stricte entre deux pôles, le genre se déploie, analyse John Winkler, comme une ligne continue sur laquelle se disposent les individus.

En ce début de XXI^e siècle, les recherches en histoire des femmes et en histoire de la sexualité ont, par leur croisement et leur ouverture aux autres disciplines (éthique, sociologie, anthropologie, science du vivant, philosophie, psychanalyse), favorisé une histoire de l'Antiquité particulièrement riche, introduisant ce que nous proposons de nommer une réflexion sur de nouvelles lectures du corps. Les chercheurs sont arrivés à un point de leur réflexion où des synthèses, des manuels, des anthologies redeviennent possibles, en marquant symboliquement une étape et des résultats. Bien évidemment, ces études reflètent des moments de la recherche et non son aboutissement, mais elles concourent à donner une légitimité aux travaux sur la sexualité, l'érotisme et le genre – des champs de la recherche longtemps décriés dans certains milieux universitaires bien-pensants. L'ouvrage de Kirk Ormand, celui de Marilyn Skinner et le volume collectif dirigé par Peter Toohey proposent un panorama du paysage érotique grec et romain particulièrement utile pour se positionner et tracer des directions nouvelles⁶⁵. La publication de plusieurs anthologies

64. Gleason, 1995, trad. fr. Sandra Boehringer et Nadine Picard, *Mascarades masculines. Genre, corps et voix dans l'Antiquité gréco-romaine*, en 2013 aux éditions Epel.

65. Ormand, 2008 ; Skinner, 2005 ; Toohey, 2011.

de textes antiques⁶⁶ ou de volumes republiant les articles fondamentaux en histoire du genre et de la sexualité antiques⁶⁷ est également le signe d'un intérêt croissant de la part de la communauté scientifique.

La vitalité de ce champ aujourd'hui s'illustre aussi par plusieurs ouvrages collectifs importants, qui insistent dès leur titre sur la volonté des éditeurs de ne plus revenir sur les débats du passé et de privilégier des axes de recherche originaux : c'est le cas de *Ancient Sex, New Essays*, postfacé par David Halperin, et de *Sex in Antiquity: New Essays on Gender and Sexuality in the Ancient World*, publiés de façon quasi concomitante au *Companion to Greek and Roman Sexualities* qui réunit les travaux de plus d'une vingtaine de chercheurs de toutes nationalités⁶⁸. En France, cela se manifeste également par la présence, dans les nouveaux dictionnaires généralistes ou des « Histoires » de la sexualité, d'articles et de chapitres rompant avec l'ancienne *doxa* des discours sur les « mœurs des Grecs » et la « vie privée » des Romains⁶⁹.

Ces synthèses et ces œuvres de diffusion de la recherche rendent désormais connu d'un large public ce que les travaux scientifiques – et parfois plus confidentiels sur la sexualité et l'érotisme – ont mis au jour durant une trentaine d'années : dans le monde antique, le simple critère du sexe biologique ne permet de rendre compte ni d'un statut érotique d'un corps (désiré ou non, soumis ou non, pénétré ou non, aimé ou non), ni de l'identité personnelle de l'individu, ni même d'une identité statutaire ou politique (tout dépend du genre, créé par un comportement, une pratique de soi), ni (encore moins) d'une identité en termes d'orientation sexuelle. Ce constat amène ainsi à porter un regard

66. Hubbard, 2003 ; Marguerite & Ryan, 2005 ; Boehringer & Tin, 2011 ; Larson, 2012.

67. McClure, 2002 ; Golden & Toohey, 2003.

68. Hubbard, 2014 ; Blondell & Ormand, 2015 ; Rabinowitz, Masterson et Robson, 2015.

69. En France, voir le *Dictionnaire des sexualités* (Mossuz-Lavau, 2012), le tout récent *Une histoire des sexualités* (Steinberg, 2018) ou le *Dictionnaire anthropologique du corps dans l'Antiquité* (Bodiou & Mehl, à paraître).

nouveau sur les corps et leur genre, en laissant place à d'autres critères – permettant désormais une approche intersectionnelle⁷⁰ de ce monde d'« avant la sexualité ». Ils consacrent également l'importance des travaux de Michel Foucault sur les modalités de subjectivation, qui font l'objet des publications de la collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne » des éditions de l'École lacanienne de psychanalyse.

FRANCE-ÉTATS-UNIS AUJOURD'HUI : UNE TRADUCTION ET UNE RENCONTRE TRANSCULTURELLES

À la lumière de ces derniers tournants historiographiques, *Before Sexuality* serait-il de l'histoire ancienne ? On pourrait s'attendre en effet à regarder, avec recul, la préhistoire d'une historiographie sur l'érotisme antique qui s'est développée de façon exponentielle depuis une vingtaine d'années ; on pourrait s'attendre à ce que soient listés dans cette préface, façon « état de l'art », les avancées, les erreurs, les impasses ou les progrès, de 1990 à aujourd'hui, à la lumière de cette entreprise de l'an I de la nouvelle sexualité antique. Il n'en est rien, et la traduction française de cet ouvrage, trente ans après, n'a pas – et de loin – une fonction mémorielle.

Non que le volume ne puisse être considéré comme un moment fondateur de cette nouvelle histoire – il l'est, indubitablement – mais une chose est certaine : il n'appartient *pas* au passé. Ses effets sont encore actifs aujourd'hui et le « passage », plutôt que la traduction, peut être tenu comme une nouvelle étape dans l'aventure de l'ouvrage et dans le voyage transatlantique des idées qu'il développe.

70. L'intersectionnalité est un concept développé par la juriste K. W. Crenshaw à la fin des années 1980 dans ses travaux sur les femmes afro-américaines. Il s'agit de prendre en considération l'imbrication des rapports de domination, sans présupposer la priorité de l'un sur l'autre : une lecture intersectionnelle permet de ne pas occulter la complexité des différents régimes de vulnérabilité.

Panta rhei : si l'on ne se baigne jamais dans le même fleuve, on ne lit jamais, non plus, le même texte. Après les événements récents en France et les débats autour de l'égalité des couples dans le mariage, après les rumeurs d'un autre âge sur la légitimité des études de genre dans l'enseignement et la recherche, ces textes ont des échos nouveaux, inattendus mais non hors de propos : ils font entendre et résonner les voix des luttes passées, depuis les premiers travaux en histoire des femmes jusqu'aux premiers départements de *woman's studies*, de *gender studies* et de *lesbian and gay studies* ; ils permettent de mesurer l'intrication consubstantielle de la science (du savoir, du savant) et du politique (l'engagement, les impératifs du présent). Par cet ouvrage et l'écart qu'il offre, nous percevons aussi plus lucidement les spécificités de la recherche française : les résistances, les freins, l'autocensure, les menaces même qui ont parfois pesé sur les personnes travaillant spécifiquement sur les questions de sexualité. Cette résistance a eu des effets concrets : un retard réel, en France, dans le champ des publications sur l'érotisme antique.

La traduction de *Before Sexuality* permet ainsi paradoxalement, d'une part, la redécouverte d'articles *français* publiés soit dans des revues scientifiques difficilement accessibles, soit dans des recueils généraux qui en soulignaient d'autres spécificités et qui, dans ce nouveau contexte, prennent une autre dimension. Elle permet, d'autre part, de découvrir des articles anglais et des auteurs qui ont marqué les recherches aux États-Unis mais qui furent moins connus en France.

Mieux, l'effet de *Before* se poursuit : si le spécialiste peut se dire, pour chaque article, que le temps a passé, les échos et les pistes que ces contributions apportent sont toujours d'actualité. Prise dans les débats contemporains sur les questions d'identité sexuelle, la recherche en est venue à formuler des catégories d'analyse plus floues, propres à laisser apparaître les catégories indigènes : le corps, le travail du sexe, les rituels, la santé – autant de thèmes qu'abordaient, à l'époque, les chercheurs du volume

collectif. Et ce n'est pas un hasard si les traducteurs de cet ouvrage sont de jeunes chercheurs, spécialistes d'anthropologie antique : docteur·e·s et doctorant·e·s, chercheur·e·s en sciences de l'Antiquité : une nouvelle génération, bénéficiant des acquis des luttes féministes et pour l'égalité LGBTQI+, qui a lu à la fois les penseurs français et américains, débarrassée des préjugés nationaux et convaincue de l'apport des méthodes de l'anthropologie culturelle et de la linguistique pragmatique. Cette entreprise, lancée par une collaboration scientifique et amicale au sein d'un atelier de l'association EFiGiES⁷¹, soutenue par l'institut Émilie du Châtelet⁷² et les éditions de l'École lacanienne de psychanalyse, crée des liens et tisse de nouveaux fils d'une pensée interdisciplinaire et d'une nouvelle rencontre internationale. Elle formule également de nouvelles questions, qui prennent place dans une histoire *contemporaine* du genre et des identités.

Depuis les travaux pionniers, dans les premières années du xx^e siècle, des universitaires du mouvement pour la libération sexuelle en Allemagne – que rappellent David Halperin, John Winkler et Froma Zeitlin dans l'introduction de leur ouvrage – en passant par les luttes pour l'égalité et les droits des personnes homosexuelles dans les années 1970-1980 aux États-Unis, jusqu'aux après débats en France sur les études de genre et le mariage pour tous en 2013, les spécialistes du genre et de l'érotisme dans les sociétés grecque et romaine sont « pris » dans les questions de leur époque. La sexualité antique est bien une histoire au présent.

71. L'atelier « Genre, sexe, sexualité dans les mondes grec et romain » au sein de l'association française EFiGiS (étudiants et jeunes chercheur·e·s en études féministes, genre et sexualité), fondé par Sandra Boehringer, Maxime Pierre et Rostom Mesli, a constitué, durant dix ans, un lieu de rencontres et d'échanges scientifiques fructueux entre chercheurs français et américains.

72. L'institut Émilie du Châtelet est une institution soutenue de 2006 à 2018 par la région Île-de-France et un réseau d'universités partenaires : l'IEC travaille au développement de la recherche et des enseignements sur les femmes, le sexe ou le genre, dans l'ensemble des disciplines scientifiques.

Introduction

[3]

David M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin

Traduction Sandra Boehringer et Isabelle Châtelet

Les travaux réunis dans cet ouvrage parlent de sexe mais pas uniquement de sexe. Le sexe, au sens où nous l'entendons, désigne les capacités érogènes et les fonctions génitales du corps humain. Le sexe, ainsi défini, est un fait naturel. Il est justiciable d'une étude par les méthodes des sciences de la nature, et non des sciences sociales. En tant que tel, le sexe ne relève ni de l'histoire ni de la culture, et il se situe ainsi hors du champ des différentes disciplines qui constituent les sciences humaines – des disciplines qui n'ont affaire au sexe que dans la mesure où l'excitation sexuelle constitue le cœur des significations que lui donnent les hommes selon les époques, les lieux et les sociétés.

S'il ne peut pas y avoir d'« histoire du sexe », il peut assurément exister des histoires de la sexualité, car la sexualité, au sens où nous l'entendrons dans cet ouvrage, désigne la façon dont les zones érogènes et les capacités sexuelles du corps humain sont interprétées dans les différentes cultures. Jeffrey Henderson exprime cette idée ainsi : « Le fait qu'il y ait toujours deux sexes dans chaque société est un fait biologique. [...] Mais le fait qu'il y ait toujours une sexualité est un fait culturel [...]. La sexualité est un système de réactions, d'interprétations,

de définitions, d'interdictions et de normes créé et perpétué par une culture face au fait biologique de l'existence des deux sexes¹. » Les normes, les pratiques et, également, la définition même de ce qui est considéré comme une activité sexuelle ont considérablement varié d'une culture à l'autre². C'est cette variété des significations sociales du sexe qu'étudient les historiens de la culture : ils s'intéressent non pas aux fonctions invariables (« naturelles ») du corps mais aux significations diverses qu'on lui attribue selon les cultures.

En outre, les contributeurs de cet ouvrage n'étudient pas les caractéristiques du sexe en Grèce antique comme si elles relevaient d'un domaine à part ou comme si le sexe était une variable indépendante dont on pourrait décrire les changements violents, les vicissitudes, les hauts et les bas, les tenants et les aboutissants selon une narration homogène, linéaire et sans rapport, ou si peu, avec les autres champs des activités humaines. Bien au contraire, nous considérons que les significations multiples et concurrentes du sexe à toute époque ne peuvent être comprises qu'en relation avec la chaîne et la trame de l'ensemble du tissu social. Les conceptions, les mobiles et les attentes concurrentes des hommes et des femmes selon l'âge, le statut ou les modes de vie tissent un réseau à l'intérieur duquel chaque fil subit la contrainte, la souplesse ou la tension de l'ensemble. Pour retrouver les significations du sexe en Grèce ancienne, il nous faut par conséquent explorer de nombreux champs de la culture dans lesquels le sexe n'est pas un élément primordial, et distinguer les effets, les analogies ou les reflets de l'expérience sexuelle qui permettent d'accéder aux significations sexuelles telles qu'elles se constituent à l'intérieur

1. Henderson, 1988, p. 1250. Pour une distinction encore plus radicale entre sexe et sexualité, voir Davidson, 1987-1988, p. 23-25.

2. Voir, entre autres, Henderson, 1988, p. 1251 : « Il peut arriver, par exemple, qu'une mère mandchoue suce le pénis de son petit garçon en public mais elle ne lui embrassera jamais les joues. Chez les Mandchous, en effet, la fellation relève d'un comportement sexuel sauf dans le contexte de la relation mère-enfant, alors que le baiser, quel qu'il soit, est toujours sexuel. Cela nous étonne parce que, dans notre culture, la fellation est toujours sexuelle alors qu'embrasser les joues dans le contexte familial ne l'est jamais. »

d'autres configurations culturelles. La sexualité ne peut, à elle seule, connaître un changement : c'est un champ de discours dans lequel de nombreuses entreprises d'ordre social (mariage, richesse, politique, travail domestique, héritage, pour ne citer que ces exemples) se confrontent. La sexualité, pour qui fait de l'histoire culturelle, est moins un sujet en soi et qui vaut pour lui-même – une catégorie d'analyse constituée – qu'un langage permettant de définir, de décrire, d'interpréter et, de là, de régler les façons d'agir dans les autres domaines.

L'expression de « poétique culturelle » du désir peut rendre compte de ce qui a lieu, plus largement, lorsque s'élaborent les significations sexuelles. Elle renvoie au processus par lequel une société et les groupes qui la constituent façonnent des significations largement partagées : des normes de comportement, des distinctions sociales, des schèmes conceptuels, des valeurs esthétiques, des conduites religieuses, des codes moraux, des rôles de genre et des types d'excitation sexuelle. Ces significations sont conjointement produites, réparties, réaffirmées et subverties par les communautés humaines. Les spécialistes de littérature antique, étudiant l'ensemble des productions, décrivent les stratégies artistiques majoritaires (et les autres) qui associent et agencent des éléments de cette production et font émerger différentes espèces ou genres de productions artistiques. Certains spécialistes d'histoire culturelle utilisent désormais des techniques semblables pour décrire les processus par lesquels des formes significatives d'expériences collectives sont socialement construites, souvent par le remaniement d'éléments antérieurs.

Une poétique culturelle est une élaboration qui englobe la formation des identités sexuelles. Nous considérons que les pratiques sociales et les expériences du sujet sont indissociables. Les expériences érotiques des individus sont ainsi, de notre point de vue, des artefacts qui reflètent en partie la poétique culturelle plus large des sociétés dans lesquelles ces individus vivent. Les études féministes nous ont beaucoup appris sur la

fabrique culturelle du genre. Les contributions de cet ouvrage poursuivent cette analyse en s'intéressant à la sexualité, en examinant la foule grouillante des notions (parfois contradictoires) qui façonnent les pratiques et les expériences fondamentales de la vie érotique dans l'Antiquité grecque.

Ainsi présenté, ce projet peut sembler particulièrement ambitieux, peut-être même présomptueux, et c'est pourquoi nous nous hâtons de préciser que nous n'avons aucune prétention à développer une quelconque science universelle de l'être humain. Au contraire, nous regardons avec scepticisme toute volonté de voir et de saisir une totalité, quelle qu'elle soit. Nous serons satisfaits si nous nous montrons capables d'éclairer certains éléments ou certains aspects de notre sujet. Ce livre, donc, n'a pas pour objectif d'offrir un panorama exhaustif du sexe en Grèce ancienne, et encore moins de la sexualité. Les essais de cet ouvrage sont délibérément pluriels, partiels et délimités, une succession d'images entrevues à travers les quelques brèches d'un vaste mur d'enceinte. Les contributeurs de cet ouvrage viennent de champs scientifiques différents mais leur collaboration dans ce projet commun apportera, nous l'espérons, des avancées significatives sur des aspects primordiaux – religieux, sociaux, politiques, philosophiques, médicaux, littéraires et artistiques – selon lesquels les populations hellénophones du bassin méditerranéen de l'époque grecque archaïque à l'époque romaine impériale construisaient et se représentaient l'expérience sexuelle.

AVANT *QUELLE* SEXUALITÉ ?

Le titre de ce livre peut être compris de deux manières et nous laissons à notre public le choix de l'interprétation qu'il préfère. « Avant la sexualité » peut s'entendre comme « avant notre sexualité » – à savoir « avant la sexualité telle que nous la concevons », impliquant simplement que les

significations et les pratiques sexuelles dans le monde grec antique se construisaient différemment des nôtres, que les sexualités grecques ne ressemblaient pas aux formes de sexualité majoritaires des classes moyennes du monde occidental actuel. Cette expression peut également être comprise autrement : elle suggère que la catégorie même de « sexualité » est une construction spécifiquement moderne, avec ses implicites : leur importation inconsciente par les chercheurs contemporains dans leur vision du monde antique peut déformer les significations de l'expérience sexuelle propre au monde grec. Cette seconde lecture fait désormais particulièrement écho aux derniers travaux de Michel Foucault, que la majorité des collaborateurs de cet ouvrage considèrent comme l'un des plus brillants chercheurs dans le domaine de l'histoire de la sexualité, et ce même si nous nous démarquons ponctuellement de certaines de ses interprétations. (Nous pensons que les spécialistes de l'Antiquité doivent se considérer comme particulièrement chanceux d'avoir pu compter parmi leurs collaborateurs tant de non-spécialistes si talentueux, tels que Alvin Gouldner, Philip Slater, Martin Bernal et Michel Foucault, des intellectuels qui travaillent dans des domaines fort éloignés de la philologie grecque mais dont les analyses des cultures anciennes se sont avérées immensément stimulantes.)

La sexualité, selon cette lecture, est une production spécifiquement moderne, une façon de comprendre une expérience – et ainsi également une façon de la vivre – qui correspond à une société fortement différenciée, industrialisée et modernisée. Toujours selon cette interprétation, nous vivons aujourd'hui dans un monde où l'on conçoit la personne principalement à partir de son sexe. La sexualité représente la caractéristique la plus intime d'un individu, cette dimension de la personnalité dont la découverte est la plus longue et qui, une fois découverte, révèle la vérité de presque tout le reste. Une sexualité est quelque chose que chacun peut avoir. Ainsi, chacun de nous a sa propre sexualité, et nous nous distinguons

[6] les uns des autres en partie parce que nos sexualités diffèrent. La sexualité est un champ comprenant différents domaines et subdivisions, avec leurs partitions. Enfin, on considère que la sexualité peut apporter la clé d'un mystère caché au fond de l'individu, et même au fond de *soi-même* : je peux explorer et découvrir ce qu'est véritablement ma sexualité.

La sexualité n'est pas seulement dans ce sens une interprétation contemporaine du sexe qui se distinguerait des interprétations antiques du sexe. Elle est devenue une nouvelle catégorie : centrale et centralisée, totalement organisée pour comprendre, assigner et contrôler les individus, ramifiée selon de multiples branches de façon que chacun trouve sa place sur cet arbre. La sexualité est une des modalités par lesquelles les classes moyennes européennes et américaines ont appris à construire leur expérience ; elle relève spécifiquement de ce qui a été défini, avec toujours plus de précision depuis les Lumières, comme le domaine de la vie privée et des diverses formes de subjectivité afférentes (morale, psychologique, intellectuelle, érotique, émotionnelle, esthétique). Certes, on peut percevoir un certain degré d'assimilation du sujet à sa subjectivité sexuelle durant l'Antiquité tardive, un phénomène renforcé par la pratique de la confession chrétienne. Cependant, ce processus n'est devenu complet, explicite et dominant qu'au XVIII^e et au XIX^e siècle, lorsque la sexualité fut constituée comme un domaine spécifique des sciences positives.

En tant que telle, la sexualité est intrinsèquement liée au concept du sujet et à l'ensemble des pratiques qui lui sont associées, l'individu brut, sujet des sciences sociales modernes. Ces disciplines sont elles-mêmes des inventions récentes et les historiens de la culture les considèrent de plus en plus comme reflétant le contexte urbanisé, capitaliste et bureaucratique de leur essor. Si l'on suit cette analyse, il ne serait pas même pertinent de tenter d'étudier la sexualité antique vu la multiplicité des pratiques et des idées antiques qui se rapportent à l'amour, au désir, aux relations sexuelles, au

mariage, à la séduction, à l'adultère, au viol, à la reproduction, à l'autochtonie, à l'héritage, à l'inceste, à l'intégrité morale, à la pédagogie, aux traitements médicaux, aux mythes et aux divinités, aux rêves, à l'imaginaire animal, aux cultes religieux, aux assemblées politiques, aux discours judiciaires, aux tragédies, aux jeux d'esprit, aux jeux sportifs, à la poésie mélique et aux récits érotiques. Tous ces champs de pensée et de conduite sont relativement indépendants et engagent de façon différente le sexe et les significations sexuelles. Ils n'étaient pas organisés en domaines dont seul l'un serait étiqueté « sexualité » et ces pratiques n'étaient pas le fait d'êtres humains dont l'identité profonde était déterminée par leur sexualité³.

Quelle que soit la façon dont on entend l'expression « avant la sexualité », l'étude de l'Antiquité nous offre l'occasion de mettre à l'épreuve la distinction que nous opérons entre les aspects de nos vies que nous pensons être communs à tous les êtres humains et ceux que nous pensons propres au monde moderne. L'espace temporel qui sépare l'Antiquité de notre époque recouvre des changements culturels d'une telle ampleur que le contraste qu'elle fait apparaître ne peut manquer de frapper quiconque les observe. Cette approche culturelle de l'Antiquité – une approche qui rejette la notion de « chefs-d'œuvre éternels » et qui ne considère pas que les Grecs, telles leurs statues de marbre, n'avaient ni poils, ni odeur, ni ongles noirs – se trouvera confrontée, dans les sources antiques, à des valeurs avec lesquelles nous ne sommes absolument pas familiarisés, à des comportements, à des pratiques sociales et à des façons d'organiser et d'articuler les expériences qui s'opposent à nos conceptions actuelles de la vie et remettent en question la supposée universalité de la « nature humaine » communément admise aujourd'hui. Cette distance historique nous permet non seulement d'observer les normes sociales et sexuelles de l'Antiquité avec une acuité particulière, mais elle

[7]

3. Pour une argumentation plus développée, voir Padgug, 1979 ; Halperin, 1989b.

nous permet aussi de percevoir plus explicitement la dimension purement conventionnelle de nos propres expériences sociales et sexuelles. De surcroît, les pratiques antiques de la parole si riches et si nombreuses ont laissé aux chercheurs une quantité importante et variée de documents utiles, dont une grande partie (datant de l'époque classique, en particulier) est précieuse car non censurée par l'autocontrôle et les réflexes de pudeur qui caractérisent les sociétés ultérieures. Ou, pour être plus précis, disons que certaines pratiques discursives sont *différemment* censurées et que la mise au jour de cette différence peut jeter une lumière nouvelle sur nous-mêmes et sur des configurations du désir que nous n'aurions su imaginer.

LES MÉTHODES D'ANALYSE : APPROCHE HISTORIOGRAPHIQUE

Les études rassemblées dans ce volume tentent d'associer deux traditions intellectuelles. Elles développent à la fois un intérêt théorique et méthodologique propre aux *sciences humaines* françaises et les techniques descriptives et interprétatives de la tradition anglo-saxonne de l'anthropologie culturelle.

Nous souhaitons mettre en évidence la nature des différentes méthodes mise en œuvre ici en les confrontant à celles d'études antérieures majeures dans le domaine. Bien des questions, qui sont encore les nôtres, sur les modalités, les preuves et l'objectivité avaient été soulevées par ces travaux passés, mais les manières dont ces auteurs ont formulé leur enquête sont assez éloignées des nôtres pour nous faire sourire, cependant suffisamment proches pour être révélatrices. De plus, il est important de ne pas oublier les motivations humaines et contingentes qui ont conduit nos prédécesseurs à étudier la sexualité. C'est une histoire étonnante, peu connue

et parfois même mal considérée dont nous allons esquisser ici les principaux traits, sans prétendre cependant être exhaustifs.

Ces travaux, et parmi les premiers ceux de Friedrich Karl Forberg (1824), traduisent l'émergence et l'importance croissante au XIX^e siècle de l'idée selon laquelle la sexualité peut être organisée comme un champ d'études. On peut voir dans ces ouvrages un étrange embarras des auteurs face au fait qu'une grande partie des textes grecs (et latins) avaient été soit censurée soit volontairement laissée dans l'ombre, pour la raison évidente que ces textes jouaient un rôle important dans les mythes d'origine du XIX^e siècle et qu'ils étaient aussi largement utilisés dans l'éducation des jeunes gens des classes aisées⁴. Lorsque, au XIX^e siècle, les travaux universitaires sur l'Antiquité se développèrent, l'écart entre les autres champs de la science particulièrement bien documentés et celui de la sexualité (où même les chercheurs les plus spécialisés ignoraient parfois le sens des mots les plus simples) devint de plus en plus frappant.

[8]

Friedrich Karl Forberg (1770-1848), après une courte carrière en philosophie à Iéna et à Saalfeld, occupa un poste de bibliothécaire à Cobourg. Poussé par son goût pour la poésie érotique latine, il décida de publier sa propre édition commentée de l'*Hermaphroditus*, un recueil sulfureux d'épigrammes obscènes écrites dans le style de Martial et des *Priapées*, que son auteur, Antonio Becadelli (« Il Panormita »), avait composé dans les années 1420. Le matériau qu'il rassembla pour illustrer les pratiques sexuelles grecques et latines s'avéra trop abondant pour son commentaire, il les rassembla donc dans un traité latin autonome, intitulé *Apophoreta* (« cadeaux que l'on rapporte d'une soirée », d'après le livre XIV des *Épigrammes* de Martial),

4. « Secondement, et surtout, ç'a été pour donner quelque satisfaction aux exigences de ceux que souvent embarrassent la simplicité libre et les exigences pleines de sel, et qui se plaignent de l'abandon où les laisse la brièveté ou le silence des commentateurs ; ceux-ci cependant écrivaient pour la jeunesse, et personne ne peut leur faire un reproche d'avoir évité de s'appesantir avec trop de soin ou de curiosité sur les voluptés secrètes (*obscenis voluptatibus*) », Forberg, 1824 [trad. fr. A. Bonneau, 1882, rééd. 1995, p. 20].

qu'il publia en annexe à son édition de l'*Hermaphroditus* en 1824⁵.

Les *Apophoreta* consistent essentiellement en extraits d'œuvres, très peu commentés, de tous les auteurs antiques qui avaient quelque chose à dire sur les relations sexuelles, l'auteur accordant une attention particulière aux poètes érotiques et à Suétone. Cette anthologie est composée de huit chapitres consacrés, chacun, aux différentes parties du corps impliquées⁶ et à la façon dont elles entrent en contact⁷. L'objectif final était d'établir un catalogue exhaustif des positions sexuelles, dont Forberg fait la liste à la fin de son ouvrage⁸. Comme le remarque le traducteur anglais, « le contraste entre ce dispositif scientifique et la matière si drôle que soumet l'auteur aux inflexibles lois de la déduction et de la démonstration n'est pas le moindre des traits d'humour de ce livre. Personne, si ce n'est un savant allemand, n'aurait pu élaborer l'idée d'une telle classification par catégories, groupes, genres, variations, espèces et sous-espèces du plaisir naturel et contre nature, en s'appuyant sur les auteurs les plus fiables⁹ ». Selon l'appréciation de Théodore Hopfner plus tard (1938 – voir ci-dessous), les catégorisations scientifiques de Forberg sont en effet rudimentaires : c'est une

[9]

5. Les *Apophoreta* de Forberg furent traduits en français sous le titre *Manuel d'érotologie classique* par Alcide Bonneau (cent exemplaires, accompagnés de l'original latin, furent imprimés par Isidore Lisieux) en 1882 et en anglais en 1884 par le vicomte Julian Smithson (Manchester, 2 volumes).

6. *Aut per mentulam aut sine mentula*, « avec pénis ou sans pénis ».

7. *Aut cunno, aut culo, aut ore, aut manu aliisve cavis corporis*, « dans un vagin, dans un anus, dans une bouche, dans une main ou d'autres cavités du corps » ; *aut lingua, aut clitoride aut alia quacumque re virili veretro simili*, « avec la langue, avec le clitoris ou quoi que ce soit qui ressemble à l'organe sexuel masculin ».

8. La liste en compte quatre-vingt-dix. Quarante-huit relèvent de relations sexuelles entre un homme et une femme, dix-huit d'un contexte de relations à trois personnes ou davantage, et les vingt-deux positions restantes se répartissent, de façon plutôt parcimonieuse, entre les relations entre hommes, la fellation, le cunnilingus, la masturbation et les relations avec des animaux.

9. Page xv. L'avant-propos, ainsi que le titre anglais sont pour la majeure partie traduits de l'édition française, mais ces lignes ne figurent que dans la version anglaise.

façon de masquer pudiquement une délicieuse enquête sur la façon d'accroître le plaisir des sens¹⁰.

La logique qui présidait chez Forberg à l'organisation des positions sexuelles anticipait d'une certaine manière les développements futurs des travaux scientifiques sur la sexualité, mais l'objectif principal de son enquête n'était pas d'établir des distinctions entre les individus ni même entre les différentes pratiques sexuelles, c'était au contraire une quête du plaisir des sens. En tant que conservateur de bibliothèque scientifique, Forberg réfute bien évidemment toute implication personnelle dans son sujet, attribuant toute éventuelle erreur à « son ignorance des désirs hors du commun » (*insolentiorum libidinum imperitia*) et aux mœurs bourgeoises d'une petite ville, qu'il caractérise, avec humour, comme « enfin, s'il vous plaît, [...] la droiture des verges de Cobourg » (*mentularum Melocabensium, si placet, probitati*)¹¹. Tout en affirmant, par honnêteté, éviter à la fois la fausse pruderie et l'exhibitionnisme, Forberg produit en réalité une œuvre qui se situe plus particulièrement dans les oppositions entre une haute société imaginée comme dépravée et les classes moyennes censées être vertueuses. Le raffinement des plaisirs sexuels, dans leur variété et leur intensité, est considéré comme caractéristique des élites antiques et se trouve implicitement valorisé et opposé à l'étroitesse d'esprit et à l'ignorance complète de la nouvelle bourgeoisie. Les traductions française et anglaise de Forberg

10. Cela apparaît de façon très claire dans le choix que fait Forberg d'intégrer à son ouvrage des extraits du *Satirae Sotadicae de arcanis Amoris et Veneris* (1659) de Nicolas Chorier – les *Satires sotadiques sur les arcanes de l'Amour et de Vénus*, un recueil de dialogues prétendument composés par une jeune Espagnole nommée Aloisia Sigaea, qui relate avec force détails les moments torrides de ses relations passionnées avec différents amants – ainsi que des références aux *Monuments de la vie privée des douze Césars* (1780) et aux *Monuments du culte secret des dames romaines* (1780) d'Hancarville, deux recueils de gravures illustrant les aventures sexuelles de nobles Romaines sous le Haut-Empire (les éditions française et anglaise de l'ouvrage de Forberg intègrent certaines d'entre elles). Ni Chorier ni ces gravures ne pouvaient sérieusement être considérés comme des documents fiables pour reconstituer et analyser les mœurs des Anciens.

11. Forberg, 1824 [trad. fr. A. Bonneau légèrement modifiée, 1882, rééd. 1995, p. 20].

étaient elles-mêmes des produits de luxe, limités l'une et l'autre à cent exemplaires à destination d'un petit cercle d'initiés¹².

[10] Il y a, de plus, deux traits révélateurs qui caractérisent l'œuvre de Forberg, le mélange des sources latines et grecques et son omission de la pédérastie. La plupart des extraits choisis sont en latin, mais des passages d'auteurs grecs, surtout des poètes, sont également longuement cités. Pourtant, Forberg semble avoir peu conscience du fait qu'il a affaire à deux cultures qui peuvent être assez différentes l'une de l'autre, et encore bien moins conscience du fait qu'il passe sans précaution d'une époque à l'autre ou d'un genre discursif à l'autre. La principale ligne de partage qui apparaît est celle qui oppose les Anciens – compris comme une communauté relativement libre et ouverte aux plaisirs – aux temps austères du présent. Compte tenu de la place importante de la pédérastie dans les ouvrages grecs et latins d'une riche élite, le désintéret de Forberg est assez surprenant et peut-être même indique-t-il ses propres goûts. En réalité, ce désintéret est une conséquence de l'attention qu'il porte aux techniques du plaisir. Le deuxième chapitre de son livre ne traite pas de l'institution sociale de la pédérastie – la séduction de jeunes hommes par des hommes légèrement plus âgés – mais de la « pédication », à savoir l'insertion du pénis dans un anus (d'un homme ou d'une femme). Dans ce même chapitre, il traite de l'épilation, de la fessée (avec des références à Rousseau), du maquillage et des caractéristiques propres aux cultures nationales de son époque¹³.

Ces deux aspects qui marquent la distance entre Forberg et nous se transforment à l'époque de Paul Brandt (1875-1929).

12. « Seuls cent exemplaires de cet ouvrage ont été imprimés (tous sur un même papier et avec les mêmes caractères) pour le compte du vicomte Julian Smithson M. A., le traducteur, et ses amis. Aucun de ces exemplaires n'est destiné à la vente », indique une note placée face à la page de titre.

13. « Dans presque toutes les grandes villes d'Europe se trouvent nombre de gens qui, soit par satiété des plaisirs ordinaires, soit par crainte de quelque maladie honteuse, préfèrent la Vénus postérieure à la Vénus antérieure, excepté chez les Anglais, qui regardent cette pratique comme honteuse » (Forberg, 1824 [trad. fr. A. Bonneau, 1882, rééd. 1995, p. 20, constat attribué par Forberg à l'auteur d'une *Gynaecologie*]).

Son *Sittengeschichte Griechenlands* (1928), traduit en anglais par John Henry Freese sous le titre *Sexual Life in Ancient Greece* (1932) et réimprimé à de nombreuses reprises, devint l'introduction de référence à cette thématique pour quantité de lecteurs du xx^e siècle. Brandt, qui commença sa carrière en publiant des commentaires de l'*Ars amatoria* (1902) et des *Amores* (1911) d'Ovide, peut aller jusqu'à citer Martial et Catulle à propos de certains aspects de sa documentation grecque, mais par ailleurs il reste dans le cadre de l'histoire, des institutions et des genres littéraires grecs. Ce cadre est établi avec précision dans la première partie de son ouvrage, avant qu'il ne traite des pratiques sexuelles, dans une deuxième partie, un peu plus courte¹⁴. L'importance et la nature des catégories décrites dans cette deuxième partie diffèrent de façon notable de celles de Forberg. « L'amour de l'homme pour la femme » vient en premier dans l'ordre des catégories, mais l'auteur ne lui consacre que six pages (dans la traduction anglaise), alors que la prostitution est traitée en quatre-vingt-trois pages et la pédérastie (*Knabenliebe*) en quatre-vingt-huit. Les caractéristiques de la sexualité sont appréhendées selon des critères sociaux (le genre et le statut) et non selon les différentes parties du corps qui entrent en contact.

Si l'ouvrage principal de Brandt est bien connu, l'histoire de son élaboration, particulièrement intéressante, se trouve enfouie dans des pages de revues désormais oubliées que la branche universitaire du mouvement pour la libération sexuelle en Allemagne avait publiées. À partir de 1906, Brandt publia une série d'études sur la pédérastie dans les différents genres littéraires grecs¹⁵. Dans ce courant intellectuel, Magnus

[11]

14. Une version antérieure de ce qui devint la deuxième partie fut publiée sous le titre *Liebe und Ehe in Griechenland* (1925).

15. La poésie lyrique et bucolique (1906), l'épigramme (1908), la comédie (1910), Homère, la tragédie et Artémidore (1911), les lettres érotiques de Philostrate (1912), Lucien (1921), les textes épiques non homériques et Hésiode (1922-1923). À l'exception de l'étude consacrée à Lucien qui fit l'objet d'une monographie, ces recherches furent publiées dans les revues *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* (1906, p. 619-684 ; 1908, p. 213-322), *Anthropophyteia* (1910, p. 128-179 ; 1911, p. 216-224 ; 1912, p. 291-328) et

Hirschfeld, le fondateur et l'éditeur du *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* (les *Annales des sexualités intermédiaires*, « intermédiaire » étant la nouvelle notion que Hirschfeld élaborait pour ce que d'autres nomment « homosexualité » ou « inversion ») avait un rôle important. C'était un médecin réputé, un chercheur dans le champ de la sexualité et un militant de la cause homosexuelle (Wolff, 1986). Les travaux de Brandt, qui s'échelonnent sur plus de vingt ans durant lesquels il parcourut les chemins de traverse de la littérature grecque, furent soutenus par un mouvement social grandissant en faveur d'une réforme de la législation en matière de sexualité, en particulier le sinistre paragraphe 175 du Code pénal allemand, qui criminalise les relations sexuelles entre hommes.

Les goûts personnels de Brandt sont assez explicitement énoncés dans l'introduction de son *Beiträge zur Antiken Erotik* (1924), un ouvrage volontairement destiné à un public limité¹⁶. Dans celui-ci, il développe sa conception du sexe comme une farce que la nature jouerait à l'espèce humaine, quelque chose de ridicule et de grotesque en soi. Sous les poils pubiens des femmes, la Nature, tel un impresario, n'a posé qu'une paire de rideaux (les grandes lèvres), derrière lesquels ne se trouve (sur la scène, pour ainsi dire) qu'une autre paire de rideaux (les petites lèvres) (p. 25-30) ! Cependant, si quelqu'un s'aventure dans les coulisses, il découvre le véritable clou du spectacle monté par la Nature, le domaine du *Glutäenerotik* (l'érotique fessière), mise en valeur par les célèbres statues de l'Hermaphrodite endormi ou de l'Aphrodite callipyge (p. 31-34) : « parce qu'en réalité, si l'on raisonne d'un point de vue esthétique, rien de plus beau ni de plus parfait ne peut être imaginé que la forme des fesses

Zeitschrift für Sexualwissenschaft (1922-1923, p. 53-56, p. 65-74 ; 1925-1926, p. 278-280 ; 1926-1927, p. 245-256, p. 380-383).

16. Figure sur la page précédant le frontispice cette mention : « PRIVATDRUCK, DIESES WERK DARF NUR AN BIBLIOTHEKER, GELEHRTE UND SAMMLER ABGEGEBEN WERDEN » (Impression privée. Cet ouvrage ne peut être consulté que par les bibliothécaires, les chercheurs et les collectionneurs).

d'un être humain » (p. 34). Pourtant, en raison de sa fonction défécatoire, cette partie du corps confirme la théorie générale selon laquelle le sexe est grotesque et ridicule (p. 35). On est alors livré à ses fantasmes personnels et à la masturbation, « la forme la plus parfaite de tout l'érotisme » (p. 36). Brandt conclut sur un grand plaidoyer pour la tolérance envers les hommes homosexuels, qui peuplent les rangs des génies depuis la Grèce ancienne, qui furent de vaillants officiers et soldats pendant la Grande Guerre, et dont la seule faute fut, pour la plupart d'entre eux, de ne pas s'être marié et de n'avoir fourni que peu de consommateurs à l'État et tout aussi peu de chair à canon au Kaiser (p. 39-40).

Dans son ouvrage à diffusion limitée, le privé est résolument politique, mais dans l'œuvre majeure de Brandt publiée sous son pseudonyme habituel de Hans Licht, le politique et le privé sont tus¹⁷. Même sous un pseudonyme, il était difficile et risqué pour Brandt de s'exprimer ouvertement. En effet, le mouvement allemand de libération sexuelle se heurta à une opposition féroce émanant de l'aile droite de plus en plus influente dans la vie politique du pays, avec, pour aboutissement, le sac de l'institut de Hirschfeld par la Gestapo et l'incendie de sa bibliothèque en mai 1933.

[12]

La décennie précédant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale connut deux autres ouvrages savants importants consacrés à la sexualité antique, *Das Sexualleben der Griechen und Römer* (Prague, 1938) de Theodor Hopfner et *Aporrhêta* (Thessalonique, 1935) de Euios Lênaios. Les deux étaient manifestement le fruit de plusieurs années de recherches, tous deux étaient pensés comme faisant partie d'une entreprise plus vaste mais qui fut abandonnée après la parution d'un unique volume. Hopfner, connu surtout pour son travail

17. Cela ne le fut pas suffisamment cependant pour Herbert Lewandowski, qui, dans la réédition qu'il fit de *Sittengeschichte Griechenlands* en 1959, réduisit les notes savantes et retira les commentaires anti-chrétiens de Brandt, ses critiques envers le système politique de son époque et, de façon générale, les passages où apparaît « l'engagement personnel de l'auteur ».

sur les papyrus magiques grecs, construisit sa *Sexualleben* comme un manuel scientifique, consacré principalement à l'aspect physiologique, biologique et pathologique des organes génitaux humains. Critique de la démarche de Brandt qui s'appuyait exclusivement sur les grandes œuvres littéraires de la culture classique, Hopfner s'appuyait largement sur les textes médicaux antiques et les utilisait comme un cadre général de connaissances où apparaissaient également ici et là des informations provenant d'auteurs littéraires. La première partie du premier volume, la seule à être publiée, passe en revue tout ce qu'avaient dit chaque Grec et chaque Romain, depuis les premiers temps de la Grèce jusqu'aux dernières années de l'Empire romain, sur la forme, la fonction et les différents états du vagin et du pénis. Alors que Brandt présentait un matériau littéraire en termes sociaux, Hopfner soumettait les structures littéraires et sociales aux méthodes des sciences exactes, réduisant la notion culturelle et relative de genre (*gender*) à celle de « caractères sexuels secondaires ». La présentation de la deuxième partie du premier volume (p. XXI-XXII) précise que le désir sexuel et la séduction seront traités dans des termes physiologiques proches, avec une évaluation précise du rôle de chacun des cinq sens dans l'excitation sexuelle. La préférence de Hopfner pour une approche « scientifique » plutôt que sociale (ou « naturelle » plutôt que culturelle) l'amène à critiquer Brandt pour son usage exclusif des sources grecques. Puisqu'il considère la physiologie comme un ensemble de faits universellement admis, il se donne pour tâche de déterminer jusqu'où allait le savoir des Anciens, Grecs et Romains. Le fait que Hopfner n'a pas fait usage d'un pseudonyme est significatif : le bouclier qu'apportait le cadre supposé universel du champ de la physiologie eut de toute évidence pour effet de le protéger alors même qu'il travaillait sur des sujets controversés.

« Euios Lênaïos », qui signifie « Pressoir de Bacchus », était le pseudonyme de K. Kharitonides, un professeur de l'université de Thessalonique. Son étude du vocabulaire érotique,

Aporrhêta (*Mots indicibles*), n'est pas très connue ni utilisée en Europe occidentale ou en Amérique, probablement bien plus en raison du « chauvinisme » qui déprécie les travaux en grec moderne qu'en raison de la thématique abordée. *Aporrhêta* est une approche précise, scientifique et pleine d'esprit du vocabulaire sexuel, organisée selon les différentes parties du corps, les actes sexuels, les préliminaires et la défécation, avec une attention particulière consacrée aux niveaux de langue (euphémismes, termes familiers), aux évolutions historiques et à l'analyse textuelle. Lénaios s'intéresse surtout à l'histoire de la langue grecque et c'est pour cette raison que son étude porte chronologiquement plus loin que celle de Hopfner, et qu'il accorde moins d'attention que Brandt aux institutions sociales. Un second volume, annoncé page 229, devait être consacré aux *kinaidoi* (sur ce terme, voir ici les contributions de Gleason et Winkler), aux prostitué(e)s et aux auteurs érotiques, mais il n'a jamais été publié¹⁸.

Si nous avons présenté les premiers travaux portant sur la sexualité antique, c'est pour aider nos lecteurs (et nous-mêmes) à comprendre les implications d'un choix de méthode de travail ou de système de catégorisation. Dans tous ces travaux, il y a des avantages et des inconvénients. La plupart des contributeurs de ce recueil seraient probablement d'accord avec Forberg et Brandt, et contre l'avis de Hopfner, pour dire que les chercheurs ne sont pas des collecteurs neutres d'informations, mais qu'ils

18. Il convient de citer également des travaux moins universitaires dans le champ de la lexicographie précédant celui de Lénaios. Trois d'entre eux portent sur le vocabulaire érotique latin : Pierre-Nicolas Blondeau, *Dictionnaire érotique latin-français* (manuscrit du XVII^e siècle, publié par Isidore Liseux [Paris, 1885], avec un texte introductif d'Alcide Bonneau). Pierre Pierrugues, *Glossarium Eroticum Linguae Latinae* (Paris, 1826, piraté par Karl Rambach, Stuttgart, 1833, 1836-1837 ; réimpr. Karl Reinecke, Berlin, 1908, 500 exemplaires), et enfin Hans Welter, *Supplementum et Index Lexicorum Eroticum Linguae Latinae* (Paris, 1911), qui rassemble Blondeau, Forberg et Pierrugues, avec quelques ajouts. Le *Glossarium Eroticum* de Gaston Vorberg (Stuttgart, 1932, réimpr. Hanau am Main, 1965) intègre les mots grecs et latins dans une encyclopédie constituée de brefs articles abondamment illustrés. Comme celui de son homonyme, l'ouvrage de Vorberg se consacre aux prétendues sensualité et lubricité des sociétés antiques, auxquelles il oppose la pudibonderie des périodes ultérieures empoisonnées par le christianisme.

ont un « intérêt » pour leur sujet. Ces intérêts sont à la fois érotiques (ou personnels) et politiques, nous l'admettons aujourd'hui. À cet égard et comme à beaucoup d'autres, notre pensée a été profondément marquée par les travaux, en pleine expansion, des études féministes et gays.

Notre pensée a également été influencée par les études plus récentes et plus élaborées sur les questions sexuelles qui se sont développées dans un climat plus ouvert, moins dominé par la censure, ces vingt dernières années. Certaines de ces études sont dues à des contributeurs de cet ouvrage ; ici, nous nous proposons de présenter d'autres travaux auxquels nous sommes redevables.

[14] Jeffrey Henderson, par exemple, dans son étude sur le vocabulaire obscène de la comédie attique, *The Maculate Muse*, a établi un lexique taxinomique qui met en évidence l'étendue de l'humour athénien et son inventivité dans le domaine du corps érotique et de ses activités sexuelles¹⁹.

Sir Kenneth Dover mena, quant à lui, une étude pionnière des différents aspects du comportement et des attitudes homoérotiques²⁰ en Grèce ancienne dans son *Homosexualité grecque*. Il y développe également une analyse précieuse des représentations iconographiques de ces activités, par une sélection d'images puisée dans l'important corpus de la céramique attique.

Le long article d'Otto Brendel, « The Scope and Temperament of Erotic Art in the Greco-Roman World », fut peut-être la première entreprise qui prit sérieusement en considération l'existence d'un art ouvertement érotique (et non ritualisé) : cette étude nous permet de comprendre que cette production artistique est un phénomène historique très circonscrit. « Si nous cherchons à déterminer, dans l'histoire de l'art que nous connaissons, les lieux et les époques où, pour un moment du moins, des situations érotiques étaient représentées

19. Pour le vocabulaire latin, voir Richlin, 1983, et Adams, 1982.

20. [NdT. L'ouvrage porte sur les comportements homoérotiques masculins.]

directement et explicitement, avec une certaine fréquence, une originalité dans ses variations, un degré de qualité suffisamment élevé pour que l'on y accorde une attention [...], l'art érotique [...] se révèle être une exception. Ses manifestations sont concentrées dans un groupe assez petit de regroupements localement limités, très éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace. » Brendel relève quatre aires particulières : le monde antique, le Pérou pré-colombien, l'Inde médiévale et le Japon des XVII^e et XVIII^e siècles. Parmi celles-ci, remarque-t-il, « l'Antiquité classique [...] s'avère être la plus ancienne » (p. 6).

Il y a de nombreux autres travaux qui mériteraient d'être mentionnés, en particulier ceux qui portent sur les genres littéraires de la poésie lyrique, de la tragédie, de la comédie et sur le large champ de l'imaginaire et des pratiques que sont les créations mythiques et rituelles. Nous allons cependant présenter ici plus particulièrement les travaux des chercheurs francophones auxquels nous faisons référence auparavant lorsque nous parlions des « sciences humaines²¹ ». Ces chercheurs, sensibles à l'importance du sexe et du genre comme principes structurants fondamentaux des systèmes sociaux, se sont intéressés plus spécifiquement aux liens profonds qui existent entre l'institution du mariage et les deux autres piliers idéologiques de la culture grecque antique : le sacrifice et l'agriculture. L'étude de Marcel Detienne en particulier, *Les Jardins d'Adonis*, avec une longue introduction de Jean-Pierre Vernant, s'ouvre sur l'étude des usages des épices dans la mythologie grecque pour explorer, à travers le mythe et les fêtes en l'honneur d'Adonis, la position centrale du mariage légitime et la réglementation du comportement sexuel des femmes, que Detienne analyse en termes d'opposition, dans le mythe et le culte, entre deux déesses, Aphrodite et Déméter²². Dans « La

21. [NdT. En français dans le texte.]

22. Pour une critique de l'androcentrisme de Detienne dans cette analyse, voir « Le rire des opprimées : Déméter et les jardins d'Adonis » dans Winkler, 1990 [2005, p. 353-391].

[15] panthère parfumée », un chapitre de son *Dionysos mis à mort*, Detienne poursuit son enquête des limites de l'activité sexuelle licite par une cartographie des transgressions dans l'espace sauvage, dans les lieux qu'arpentent les chasseurs et la déesse Artémis.

Forêts et montagnes composent un espace masculin d'où la femme épouse est radicalement absente, de même qu'en sont exclues les valeurs socio-politiques définissant le bon usage du corps féminin. C'est donc là, dans le silence des règles sociales, que s'ouvrent les voies interdites, s'énoncent les déviances, et s'accomplissent les transgressions [...]. C'est de sa position entre guerre et mariage que l'espace cynégétique tient sa capacité à devenir, dans la mythologie, le lieu privilégié de comportements sexuels marginaux : qu'il s'agisse de refuser le mariage au masculin comme au féminin, ou, à l'inverse, d'expérimenter des comportements sexuels censurés. Espace liminal, où les rapports dominants entre les deux sexes sont comme suspendus, le domaine de la chasse est ouvert à la subversion des relations amoureuses, quels qu'en soient les procès et les modalités²³.

Alain Schnapp a consacré son enquête à l'idéologie érotique de la chasse dans ses manifestations iconographiques, et cette fois-ci en s'intéressant aux cadeaux pédérastiques que sont les gibiers ou les oiseaux offerts par les amants à leurs jeunes aimés. Son « Éros en chasse » dans *La Cité des images* est représentatif de son travail sur l'évolution des représentations et sur leur signification.

Deux chercheurs helvètes méritent également d'être mentionnés ici. Claude Calame, dans *Les Chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, s'appuie sur l'analyse de parthénées (« chants de jeunes filles ») composés par l'auteur spartiate du VII^e siècle avant notre ère, Alcman (fr. 1 et 3), pour mener une enquête sur l'institution sociale et rituelle des groupes choraux de jeunes adolescentes juste avant l'âge du mariage. Cette étude, par la richesse des références antiques et la méthodologie

23. Detienne, 1977 [1998, p. 76-77].

rigoureuse de l'auteur, est une contribution indispensable pour notre connaissance de la formation de ces jeunes filles à leur futur rôle d'épouse et de mère à travers le rituel, la poésie et le mythe. Calame souligne l'importance, dans la poésie grecque et les mythes, du risque permanent d'une violence sexuelle ou d'une agression qui menace le corps virginal des jeunes filles. Il analyse également la fonction pédagogique de l'homoérotisme féminin qui caractérise la relation entre les jeunes filles qui composent le chœur et celle qui le dirige.

Enfin, Philippe Borgeaud, dans *Recherches sur le dieu Pan*, se penche sur les ambiguïtés et le développement historique de la figure mythique peut-être la plus connue du monde occidental ultérieur pour incarner la « licence païenne ». Originaire d'Arcadie et introduit à Athènes au v^e siècle avant notre ère seulement (plus précisément, après le moment où, dit-on, le dieu fit une mystérieuse épiphanie, lors de la bataille de Marathon, en 490, pour ordonner que les Athéniens lui instaurassent un culte), le dieu-bouc rencontra une popularité croissante dans les siècles qui suivirent, même après la célèbre anecdote relatée par Plutarque selon laquelle une mystérieuse voix entendue sur la mer durant le règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.) ordonna au pilote d'un navire d'annoncer la mort du grand dieu Pan²⁴. Borgeaud suit le chemin paradoxal de ce dieu primitif et errant qui réside dans un monde étrange aux frontières spatiales (et psychologiques) de la civilisation, où les signes habituels sont cachés ou trompeurs (comme le vent de panique irrationnel qui secoua les armées, ou encore le phénomène de possession chez une personne). Pan se trouve à l'intersection de la terreur et du désir. En tant que dieu érotique ithyphallique, il assure la fertilité des troupeaux, dans les champs et les montagnes ; il réveille chez les autres (et chez lui-même) un désir dangereux et sans règles, et pour cette raison, il fonctionne comme une « figure du refoulement » qui incarne l'idée d'une sexualité

[16]

24. Plutarque, *Œuvres morales*, 419d.

hallucinatoire et sans objet. Le portrait que fait Philippe Borgeaud de la face sombre de Pan apporte une correction importante à l'image répandue (même chez les spécialistes de l'Antiquité) d'une libido païenne joyeuse et libre d'un *homo naturalis* et dessine la carte du territoire physio-psychologique de l'érotisme, primordiale pour qui veut faire l'histoire du sexe et de la sexualité en Grèce ancienne. Ce dieu Pan se trouve à l'extrême opposé des textes prescriptifs étudiés par Foucault – ou peut-être incarne-t-il l'angoisse qui sous-tend et alimente, dans ces textes, la volonté masculine d'une maîtrise de soi à travers une maîtrise équivalente des pulsions érotiques à l'état sauvage.

Nous avons limité cet ouvrage collectif aux sources grecques, mais l'exclusion du Proche-Orient et du monde latin ne nous assure pas pour autant une unité culturelle. Les peuples hellénophones vivaient et pensaient à des périodes et en des lieux très différents. Ils appartenaient à des statuts et à des classes sociales très différentes également. Certaines contributions de cet ouvrage sont de larges études portant sur des thématiques qui traversent les frontières géographiques : c'est le cas de l'article de Nicole Loraux sur Héraclès, consacré à la féminité de ce héros si masculin, ou encore de celui de Maurice Olender, qui étudie les occurrences variées, archéologiques et littéraires, du dossier de Baubô, la vieille femme qui fit rire Déméter. François Lissarrague observe les satyres en tant que figures mises en scène et représentations figurées, en cherchant à déterminer ce que ces images de violence sexuelle masculine représentaient pour leur public. Olender et Lissarrague étudient tous deux les représentations des organes sexuels, et ils s'accordent pour dire que les expressions, dans les mots ou dans les images, du sexe sont des formes de représentations culturelles dont les codes sont spécifiques à une culture et ne peuvent être décryptés au moyen de lexiques relevant de contextes de sociétés plus récentes. Ces langages doivent au contraire être reconstruits

avec attention, dans le respect strict de ce qui peut s'avérer être des différences intraduisibles.

La documentation étudiée par Lissarrague vient en majeure partie d'Athènes mais la signification des satyres pourrait faire l'objet d'enquêtes dans d'autres communautés grecques. De même, James Redfield, dans son étude du mythe et du rite de Patras, se penche sur une configuration culturelle propre à un lieu avec des caractéristiques uniques mais, parallèlement, il s'interroge sur les modèles sociaux fondamentaux qui informent les rites de passage préparant au mariage. Anne Carson s'intéresse au mariage dans un large contexte panhellénique, montrant combien le soupçon qui pèse sur les épouses considérées comme des étrangères dans le contexte d'une société patrivirilocal est renforcé par les conceptions scientifiques, poétiques et mythologiques forgées par les maris et les pères.

[17]

La plupart des travaux sur la Grèce antique portent en réalité presque exclusivement sur Athènes, mais dans cet ouvrage collectif, seules trois études se concentrent spécifiquement sur la culture et la société attiques. John Winkler étudie les normes sexuelles qui régissaient la bonne citoyenneté masculine et la procédure, connue sous le nom de *dokimasia* (l'observation, l'examen), par laquelle ces normes étaient appliquées de façon sélective aux citoyens politiquement actifs. Françoise Frontisi-Ducroux et François Lissarrague examinent une série de vases attiques représentant des hommes barbus vêtus d'habits apparemment féminins au *symposion*. Là où le regard moderne verrait des drag-queens et des orgies douteuses, le spectateur antique voit du luxe et du jeu. Quant à David Halperin, il se demande « pourquoi Diotime est une femme » dans le contexte du *Banquet* de Platon, et analyse les différentes stratégies par lesquelles Platon et ses contemporains parlaient des femmes en parlant à la place des femmes.

Alors que Hopfner pouvait aspirer à un regard objectif et désintéressé sur la sexualité antique par le recours aux catégories

des sciences de la nature, les chercheurs contemporains sont aujourd'hui plus sensibles aux idéologies culturellement construites qui sous-tendent des recherches que l'on suppose objectives – qu'elles portent sur les corps ou sur les sociétés. Ann Hanson et Giulia Sissa étudient les textes médicaux portant sur les femmes. Hanson analyse le croisement, dans la pensée médicale, des croyances traditionnelles répandues dans la société et la nécessité d'une théorie rationnelle pour gérer la reproduction. Giulia Sissa observe plus précisément les significations mouvantes de la « virginité », mettant en évidence le rôle marginal et controversé de l'hymen pour déterminer le statut des jeunes filles.

L'analyse des rêves et la physiognomonie sont deux autres domaines des sciences antiques, considérées aussi positivement à leur époque qu'elles le sont négativement aujourd'hui. Simon R. F. Price établit une comparaison entre le système d'Artémidore et celui de Freud, et relève les différences entre leurs présupposés sur le sexe. À l'opposé du modèle freudien de la personnalité biologiquement définie et centrée sur le sexe, Artémidore fait l'hypothèse que ce qui est premier chez le rêveur n'est pas son sexe, mais son rôle social. Par conséquent, les actes et les objets rêvés (actes et objets sexuels compris) présagent des événements de la vie sociale du rêveurs et non des changements dans sa vie privée ou sexuelle. Maud Gleason analyse en détail l'art subtil de décrypter le vrai genre (*gender*) d'un individu à partir de son apparence. Elle retrouve la façon dont, dans les cités de l'Antiquité tardive, les hommes pratiquaient, jouaient ou remettaient en question la masculinité.

Le volume s'achève sur trois contributions qui adoptent un angle de vue très large pour aborder l'Antiquité dans toute son étendue. Froma Zeitlin voit dans *Daphnis et Chloé*, de Longus, non un simple roman d'amour pastoral mais une sorte d'encyclopédie des multiples arts, figures et conceptions de l'érotisme qui ont traversé les différents genres de la littérature des siècles précédents. Longus tire profit de sa position

d'héritier d'une longue tradition de la *poiësis* (production littéraire) sur la passion pour composer un texte dans lequel la connaissance et l'admiration de la poésie érotique reflètent et structurent la façon qu'ont les amants d'apprendre comment aimer. Jean-Pierre Vernant analyse les formules qui sous-tendent l'émergence d'*erôs* chez Hésiode, dans les poèmes orphiques, chez Platon et chez Plotin, esquissant une vaste carte des choix possibles ouverts aux généalogistes antiques et aux théoriciens du désir. L'article final, celui de Peter Brown, décrit des pratiques volontairement hors normes sociales (telle une virginité pérenne, considérée comme symbole de la liberté) qui caractérisèrent l'austérité sexuelle d'un certain nombre de païens éduqués, et que quelques communautés de chrétiens développèrent de façon radicale durant le III^e siècle de notre ère. De nombreuses thématiques abordées dans les autres articles de cet ouvrage réapparaissent chez Brown – la signification des rituels nuptiaux, les liens entre la fiction et la vie quotidienne, les aspects symboliques de la théorie et de la pratique médicales (ici, le cœur et les reins) – mais avec des torsions nouvelles et, vues depuis les premiers temps de la Grèce, à peine reconnaissables.

Si nous avons eu le projet de dresser un panorama large et varié, kaléidoscopique, du sexe et des sexualités en Grèce antique, nous aurions intégré des articles traitant de nombreux aspects non abordés ici. La prostitution, dans toute sa diversité, et les prostitué(e)s y auraient figuré, depuis les courtisanes puissantes et savantes du IV^e siècle à Athènes aux danseuses professionnelles se produisant dans les *symposia* d'hommes et aux pauvres prostitué(e)s de rue²⁵. Aurait figuré également le mariage, arrangé ou romantique, entre citoyens d'une même cité ou de cités différentes, avec une définition formelle

25. Voir, désormais, « The Democratic Body: Prostitution and Citizenship in Classical Athens », Halperin, 1990 [2000, p. 121-153].

des droits des époux ou sur le mode du concubinage²⁶ ; les histoires et les représentations d'Aphrodite, Pan et Priape ; les inscriptions érotiques de type *kalos* sur les vases attiques ; les recettes pratiques pour susciter le désir érotique que des papyrus grecs « magiques » nous ont transmises²⁷. Nous aurions aussi accordé une attention particulière aux âges de la vie, qui créent de fortes différences, dans le monde (antique), entre les garçons, les hommes et les vieux messieurs, d'une part, et les filles, les épouses et les veuves, de l'autre.

[19] Notre étude se différencie de la plupart des façons de procéder des manuels traditionnels. Il n'y a aucune prétention à une périodisation stricte (préclassique, archaïque, classique, hellénistique, romaine), ni volonté d'imposer à la documentation une grille de lecture évolutionniste. Les célèbres figures qui peuplent les tableaux traditionnels de la « vie quotidienne » des Anciens (l'hétaïre ou la courtisane accomplie, le jeune homme romantique, la mère menaçante ou l'épouse acariâtre) n'y trouvent pas davantage de place. Nous n'avons pas divisé les thématiques entre « hommes » et « femmes » et nous avons évité la tendance qui consiste à parler du mariage ou du sexe comme étant plus particulièrement des « questions de femmes ». Et il n'y a pas ici d'étude spécifique consacrée à la pédérastie grecque – un phénomène que l'on désigne souvent par l'expression codée d'« amour grec ». Nous ne considérons pas que la pédérastie est un « problème » qui nécessiterait un traitement propre et une explication historique spéciale mais, au contraire, comme partie intégrante de la vie grecque, l'un des multiples éléments qui constituent l'ensemble des significations sexuelles du monde grec antique.

L'attention moindre accordée aux grandes œuvres littéraires dans ce recueil est voulue, mais on peut aussi le regretter : rien sur les fascinantes mises en scène d'*erôs* dans la tragédie et la

26. Sur cette forme d'union, voir Patterson, à paraître [Patterson, 1990].

27. Voir « Les contraintes du désir : les charmes érotiques », dans Winkler, 1990 [2005, p. 143-196].

comédie attiques, juste un court développement sur la poésie lyrique, selon une perspective non traditionnelle mais très poétique (Carson). Il ne s'agit pas, en somme, d'un manuel mais d'un recueil, dont le contenu dépend en partie de ce à quoi nous avons accès et que nous connaissons. Nous espérons que les lacunes et les questions sans réponse susciteront de nouvelles recherches sur le sexe et la sexualité en Grèce ancienne et apporteront ainsi de nouveaux éclairages sur les sexualités contemporaines, les nôtres.

Chapitre 1

Héraklès : le surmâle et le féminin

Nicole Loraux

Tu es né pour la valeur virile qui est l'honneur de l'homme, l'aretê ; tu dois la conquérir, elle ne s'achète qu'au prix de la vie.

U. von Wilamowitz

Il y a un sanctuaire dédié au mortel à l'aspect féminin (théluprepês phôs), sans doute Héraklès.

Th. Wiegand¹

Entre les mythes et la psychanalyse, entre les psychanalystes et le mythe, le rapport serait d'intimité, et la formulation du binôme « mythe et psychanalyse » irait de soi pour un analyste, s'il est vrai qu'il lui appartient de se sentir, selon la formule d'André Green, « chez soi » dans la mythologie, surtout lorsqu'elle est grecque². Mais il y a toujours un troisième

1. Citation de Wilamowitz (1889, I, p. 288) résumant le sens de la geste d'Héraklès pour l'homme dorien ; citation de Wiegand (1958, II, p. 301) commentant l'inscription n° 501.

2. Voir Green, 1980, ainsi que Green à paraître [NdÉ : paru en 1992].

larron pour se glisser dans les intimités trop heureuses, et en l'occurrence il revient à l'historien de l'imaginaire d'être ce troisième terme.

[22] Dans ce dialogue où analystes et hellénistes confrontent les questions qu'ils posent au mythe, j'occuperai la place d'une historienne de l'imaginaire, lectrice de mythes mais moins préoccupée d'en déchiffrer le message que d'interroger à travers ce discours le locuteur collectif qu'on nomme « les Grecs ». D'interroger les Grecs sur ce qu'ils pouvaient gagner ou perdre à se raconter des mythes, à revenir sans fin sur la très fâcheuse constatation qu'il y a deux sexes et non pas un, et à surmonter cette déception en instaurant un échange réglé entre le masculin et le féminin. J'ai donc choisi de cerner tout ce qui, dans le héros grec de la virilité – j'ai nommé Héraklès –, suggère quelque chose comme une relation étroite à la féminité.

Certes, à prendre Héraklès pour objet dans le cadre d'une réflexion sur le mythe, on s'expose à la suspicion qui, d'Aristote aux modernes historiens de la religion grecque, pèse sur l'unification d'un héros aussi complexe, aux aspects si apparemment divers. S'agissant d'Héraklès, la mise en garde d'Aristote est bien connue : « Le *muthos* n'est pas un du fait qu'il n'y a qu'un héros [...]. Ils semblent s'être trompés, les auteurs de *Vies d'Héraklès* [...] car ils croient que, du fait même qu'il n'y a qu'un héros, la fable aussi est nécessairement une³. » Et, comme en écho à Aristote, un récent ouvrage de Walter Burkert se refuse à unifier sous le nom d'Héraklès le jeu mouvant des dits sur le héros⁴.

Cependant, je n'hésiterai pas à traiter Héraklès comme un tout, malgré Aristote – car nul penseur grec n'a plus que ce dernier refusé la logique contradictoire du discours

3. *Poétique*, p. 1451a16 sq., cité par Green à propos de Thésée, 1980, p. 115.

4. Burkert, 1979, p. 79, 83, 96. On ajoutera que déjà les mythographes grecs tentaient de résoudre la difficulté en postulant l'existence de plusieurs Héraklès : voir, par exemple, Pausanias, IX, 27, 8, ainsi que la description de l'Élide où Héraklès est souvent caractérisé comme « le Thébain » ou comme « fils d'Amphitryon » (V, 13) par opposition à d'autres Héraklès (V, 8 et 25 ; VI, 23).

mythique⁵ –, malgré Burkert et son désir de dissoudre Héraklès dans une série bigarrée de schèmes discursifs. Je propose au contraire de définir le tempérament héroïque comme un à travers ses contradictions, voire comme constitué dans son identité par ces contradictions mêmes. Ce qui implique qu'on cherchera l'unité d'Héraklès moins dans une vie – malgré l'intérêt des tentatives menées en ce sens par Dumézil – que comme un *ethos* : un caractère ou, mieux, une figure.

Plutôt qu'un caractère, une figure. Plutôt qu'un dedans dont on pourrait sans autre forme de procès débusquer les méandres cachés, un acteur constitué par ses actes, et la forme extérieure d'un corps exceptionnel. En insistant sur cette définition, j'entends écarter d'entrée de jeu la pente trop facile qui consiste à doter le héros mythique d'un caractère pour mieux le mettre à la question.

[23]

Ceci pour deux raisons. D'abord parce qu'imposer au héros un « surcroît de psychologie », c'est opérer par coup de force, sur le mode de ce que Jean Starobinski appelle justement « l'adjonction interprétative⁶ ». Starobinski réfléchissait sur le personnage tragique et mettait en garde contre la tentation de le traiter « comme un être réel, doué d'une enfance réelle [...], alors qu'il n'a d'existence que dans la parole qui lui est attribuée » ; s'agissant d'un héros mythique et singulièrement d'Héraklès, j'ajouterai : et dans les actes qu'il accomplit⁷. En second lieu, j'observerai qu'à déchiffrer le psychisme d'un héros, on procède comme si l'on s'attachait à interpréter les pensées des personnages d'un rêve, ainsi crédités de l'intériorité du rêveur, celle-là même qu'on oublie alors de prendre en compte. Or, s'il y a bien, dans le mythe, comme l'a pensé Freud, quelque chose comme l'équivalent collectif d'un rêve, ce n'est pas Héraklès qu'il faut analyser, mais l'imaginaire grec

5. De surcroît, dans la *Poétique*, Aristote n'envisage le mythe qu'orienté vers la tragédie.

6. Starobinski, 1974, p. 26 ; l'autre citation est empruntée à la page 17.

7. Ceci engage une réflexion sur la notion grecque de l'action, qu'il m'est impossible de mener ici : voir Vernant, 1972, p. 43-74, et Loraux, 1982.

à l'œuvre dans la constitution de la figure héroïque. Parce que je suis convaincue que, de la psychanalyse au mythe, il y a d'autres questions à poser que l'interprétation de l'intériorité d'Œdipe, j'ai donc choisi de proposer à la réflexion des psychanalystes une figure dont la principale caractéristique est d'être constituée du dehors. Identifié à son corps et tout particulièrement à son bras invincible, Héraklès n'a pas d'intérieur et, même lorsqu'il apparaît sur la scène tragique, il serait parfaitement illusoire de tenter de lui en donner un : tout entier dans les heurs et les malheurs de sa carrière de combattant de la force, il est, de la naissance à la mort, livré à la volonté d'autrui, soumis à un destin qui lui a été assigné au ventre même de sa mère.

Il importe à mon propos que nul héros grec n'ait été plus populaire qu'Héraklès. Cela lui a valu de subir, des épopées archaïques à l'époque hellénistique, une constante réévaluation de sa figure. Mais parce que nulle cité n'a vraiment pu l'annexer définitivement à son profit, le procès de réévaluation n'a guère eu lieu sur le terrain de la politique, lieu d'identifications multiples et de dévoiements certains⁸, mais à l'intérieur même de la logique qui préside à la pensée grecque du héros fort.

Ni politique ni intériorité ? Quelle occasion, pour psychanalystes et historiens de l'imaginaire, de se rencontrer en terrain neutre...

[24] LES CONTRADICTIONS D'HÉRAKLÈS

Fondamentale ambivalence d'Héraklès : même terrassé par le malheur et livré aux sanglots, le héros est invincible. Mais on peut tout aussi bien dire la chose dans l'autre sens en affirmant,

8. L'époque archaïque connaît certes quelques cas d'identification à Héraklès : il en va ainsi de Milon de Crotoné (Detienne, 1960, p. 19-53) ; mais c'est surtout à partir d'Alexandre que le phénomène d'identification se développera, jusqu'à l'empereur romain Commode, et au-delà.

par exemple, que « le rayonnant héros est en même temps esclave, femme et dément⁹ ».

Dressant récemment la liste des contradictions consubstantielles à la figure d'Héraklès, G. S. Kirk énumérait l'opposition du civilisé et du bestial, du sérieux et du burlesque, du sain d'esprit et du fou, du sauveur et du destructeur, du libre et de l'esclave, du divin et de l'humain¹⁰. À cette liste, je propose donc d'ajouter le viril et le féminin. Mais n'anticipons pas ; la liste n'est de toute façon pas exhaustive et, pour y ajouter encore une contradiction, on rappellera pour l'heure qu'à l'Héraklès héros du *portos*, c'est-à-dire de la peine comme gloire, des penseurs grecs ont pu avec tout autant de vraisemblance opposer un Héraklès héros du plaisir, grand épouseur de vierges, grand engendreur d'enfants, amateur de bains chauds et de couches molles¹¹.

Plus généralement et depuis l'épopée homérique, l'ambivalence première d'Héraklès est qu'en lui le héros fort aux multiples exploits est indissociable du héros souffrant ou réduit à l'aporie, à cette *amêchania* dont, chez Homère et Eschyle, Athéna, voire Zeus lui-même, vient le tirer au dernier moment ; avec le goût de la glose qui caractérise la littérature hellénistique, le poète Lykophon évoquera l'un des plus spectaculaires parmi ces renversements de la force, en s'attardant sur les aventures d'Héraklès avalé – lui, l'aveur impénitent – par un dragon marin, dans le ventre duquel il séjournera trois jours avant de retourner à la lumière des vivants, non sans avoir perdu la chevelure qui symbolisait sa puissance¹². C'est que, dans la pensée héroïque des Grecs, pour une fois fidèle à l'idéologie indo-européenne de la guerre, la force est

9. Citation empruntée à Burkert, 1977, p. 322 ; pleurs et invincibilité : voir Slater, 1968, p. 342.

10. Kirk, 1977, p. 286.

11. Athénée, *Deipnosophistes*, XII, 512e, cité par Licht, 1949, p. 9-10 ; sur le *ponos* d'Héraklès, voir Loraux, 1982, n. 7.

12. *Iliade*, VIII, 362-365 ; Eschyle, *Prométhée délivré*, fr. 199, Nauck ; Lykophon, *Alexandra*, 31 sq.

[25]

par nature ambivalente et, par excès de cette force qui lui donne son identité¹³, le héros touche à chaque instant à la plus grande dérégulation, quand il n'expérimente pas l'égaré dans son corps en délire sous l'effet de la « mélancolie » ou bile noire¹⁴.

Or, en sa détermination essentielle, la force est, par définition, dans le monde grec de la guerre et de l'exploit, virilité. Ce qui me ramène à la contradiction qui nous intéressera ici, et qui éclate dans le rapport d'Héraklès – « compulsivement masculin », disent certains¹⁵ – aux femmes et à la féminité.

C'est l'affirmation de la sexualité la plus virile qu'en Héraklès on saisit d'abord à l'évidence : modèle du Surmâle, il déflore allégrement les vierges – cinquante en une nuit, selon la version la plus enthousiaste de l'affaire ; au hasard de ses errances, il épouse au passage, engendre et puis s'en va, et le grand nombre de ses épouses lui vaut le titre de *philogunè*s (amateur de femmes)¹⁶. Comme objet de conquête et de jouissance, le corps féminin est pour lui toujours neuf et, dans les banquets de l'époque hellénistique, courent des interprétations allégoriquement érotiques de sa carrière amoureuse. Il suffit par exemple d'objecter à quiconque évoque ses propres prouesses sexuelles qu'Héraklès a fait mieux, lui qui est passé d'Omphale à Hèbè. Omphale est la reine de Lydie qui réduisit le héros en esclavage, Hèbè (Jeunesse) l'épouse divine qu'il obtint avec l'apothéose. Mais, dans le langage courant, *hèbè* est aussi une appellation des organes sexuels, et le nom d'Omphale n'a pas manqué d'être mis en rapport avec *omphalos*, qui tout à la fois désigne le nombril, le cordon ombilical et la source de

13. L'excès de force : Diodore, IV, 9, 2 (*hyperbolè*), commenté par Dumézil, 1971, p. 118 ; sur *biè herakleïè* et l'identité d'Héraklès, voir Nagy, 1979, p. 318 ; ambivalence de la force : Nagy, 1979, p. 86.

14. Mélancolie d'Héraklès : voir Aristote, *Problèmes*, XXX, 1, Plutarque, *Lysandre*, 2, et Lucien, *Dialogue des dieux*, 15, 237, ainsi que Flashar, 1966, p. 37 et p. 63-64. Thème important que celui de la mélancolie dans ses rapports avec l'épilepsie (par exemple, Hippocrate, *Épidémies*, VI, 8, 31).

15. Slater, 1986, p. 339 et 377.

16. Cinquante vierges : les filles de Thespios (ou Thestios) déflorées en une, cinq ou cinquante nuits (Pausanias, IX, 27, 5-7 ; Athénée, XIII, 556e-f ; Diodore de Sicile, IV, 29 ; Apollodore, II, 4, 10 et 7, 8). *Philogunè* : Athénée, *op. cit.*

fécondité¹⁷. Ainsi, la vie d'Héraklès se mue en parcours à travers le corps féminin.

Mais ce *philogunês* est aussi – pour le plus grand plaisir d'austères classicistes comme Wilamowitz – un misogyne convaincu. Il en a institutionnellement le titre près de Delphes où aucune femme n'a le droit d'entrer dans son temple, et plus d'une cité grecque compte cette exclusion des femmes au nombre des traits spécifiques du culte d'Héraklès¹⁸. L'époque hellénistique donnera une dimension littéraire à cet Héraklès misogyne, qui consacre la rigoureuse séparation des sexes et, dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, le héros, resté à l'écart des femmes, refuse à Lemnos de se livrer aux plaisirs amollissants de l'amour et rappelle ses compagnons au souvenir d'une vertu virile plus farouche¹⁹. À cette misogynie proclamée, une autre tradition préfère la voie indirecte qui consiste à n'enregistrer que des fils au nombre (élevé) des enfants du héros, comme si le mâle ne devait engendrer que le mâle ; mais il en est encore une version plus forte et plus subtile en ce que l'exception y confirme la règle, où Héraklès a une fille, seule et unique contre soixante-douze fils, pure singularité, pure anomalie²⁰.

[26]

Nous n'en avons pas fini avec les paradoxes. Car Héraklès réserve une nouvelle surprise, sinon aux analystes, du moins aux classicistes qui déjà s'étonnaient que cet amant des femmes fût si fort misogyne : de fait, ce tenant de la séparation des sexes a au mariage un rapport étroit, dans sa vie comme dans son culte,

17. Voir Athénée, VI, 245d. Jeu de mots *Omphalê/omphalos* : déjà dans la littérature classique (Ion, *Omphalê*, fr. 20, Nauck ; Kratinos, *Omphalê*, fr. 177, Kock) ; voir les remarques de Delcourt, 1955, p. 149.

18. Héraklès *misogunês* : Plutarque, *Des oracles de la Pythie*, 20 ; sur l'exclusion des femmes dans le culte d'Héraklès, voir le dossier dans Farnell, 1921, p. 162-163, et les remarques de Picard, 1923, p. 241-274.

19. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 853 sq. Chez Apollonios, Héraklès est homosexuel et amant de l'enfant Hylas.

20. Les fils d'Héraklès sont énumérés par Apollodore (II, 7, 8) ; la fille d'Héraklès (qui naît pour être sacrifiée : Pausanias, I, 32, 6) est mentionnée par Aristote comme une singularité (*Histoire des animaux*, VII, 6, 585b22-24), pour la plus grande joie de Wilamowitz, 1889, p. 80, note 153.

et, à qui ne résout pas la difficulté en postulant l'existence de deux Héraklès radicalement différents, il reste à interpréter cette pulsion matrimoniale dans la figure du héros. Il revient à Georges Dumézil d'avoir récemment souligné que la récurrence du mariage est structurelle dans la carrière d'Héraklès²¹.

Car à ce portrait qui peu à peu se dessine, il convient d'ajouter encore une dimension. Avec insistance, les mythes se plaisent à asservir Héraklès à des femmes ou, du moins, à le mettre au service d'une volonté féminine : celle d'Héra, bien sûr, mais aussi d'Omphale, dont tous les textes signalent qu'il fut l'esclave, que cette servitude ait ou non été pensée comme amoureuse (ce qui, à la limite, revenait à assigner au héros du mariage la position de l'épousée)²². On s'arrêtera un instant sur cet Héraklès esclave des femmes, asservi au joug du tyrannique pouvoir féminin pour la plus grande joie de certains anthropologues de la Grèce qui, en quête d'une gynécocratie ou d'un matriarcat originaires, s'emparent de cette bonne nouvelle comme d'un argument qu'ils jugent irréfutable²³. Mais déjà les comiques du temps de Périclès, soucieux de dévaluer l'autorité d'un chef d'État soumis à la volonté d'une femme, avaient fait ce raisonnement ; mieux : lorsqu'ils voient en Aspasia tout à la fois une « nouvelle Omphale », une Déjanire et encore une Héra, ils dégagent la logique en vertu de laquelle, de la naissance à la mort, des femmes ont présidé au destin du héros²⁴. On ne saurait toutefois s'en tenir au thème gynécocratique, qui ne permet qu'une interprétation partielle de cette figure d'Héraklès : de fait, tout autant qu'esclave des

[27]

21. Deux Héraklès, un misogyne, un époux : Launey, 1941, p. 49. Scansion de la vie d'Héraklès par le mariage : Dumézil, 1979, p. 60-63 ; ainsi, chez Bacchylide (*Dithyrambe*, 16, 29), Iole est désignée comme *alochos*, épouse légitime.

22. Servitude chez Omphale : Sophocle, *Trachiniennes*, 248-257 ; Plutarque, *Thésée*, VI, 6 ; Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, II, 30. Héraklès épousé(e) : voir Pollux, VII, 40, et le commentaire de l'édition Kock aux fragments de l'*Héraklès gamôn* de Nikocharès.

23. Héraklès sous le joug : Ovide, *Héroïdes*, IX, 5-6, 11-12, etc. ; Héraklès soumis à une gynécocratie : Cook, 1906, p. 365-378 (gynécocratie d'Héra) ; Tümpel, 1902, col. 870-887 (par rapport à Omphale-Héra).

24. Voir Plutarque, *Périclès*, 24, 9, commenté par Tümpel, 1902, col. 876-878.

femmes, celui-ci fut avec constance leur champion, comme l'a souligné entre autres Kerényi²⁵ : ainsi, cette Déjanire qui le tue, cette épouse funeste, il l'a, en d'autres temps, sauvée d'un prétendant monstrueux.

L'essentiel, en cette affaire, est de savoir généraliser sans céder au vertige de l'assimilation généralisée : de ce que l'on peut établir un lien entre toutes les femmes de cette vie de héros, il ne s'ensuit pas que l'on doive, de cette multiplicité, extraire à toute force un seul et unique paradigme féminin. Aux hellénistes comme aux mythologues férus de schémas psychanalytiques – je pense à Philip Slater dont l'ouvrage *The Glory of Hera* a eu chez les classicistes américains un immense retentissement –, il faut rappeler très haut que la mythologie grecque est, selon la forte expression de Marie Delcourt, « une langue où il n'y a pas de synonymes²⁶ » : Omphale est elle-même et non une incarnation d'Héra, de la grande déesse chthonienne, de la grande déesse asiatique ou de la dédémone séductrice en forme de serpent ; Déjanire n'est pas un reflet d'Héra ou d'Hèbè, dernière épouse d'Héraklès, elle est bien fille de la déesse du mariage, mais non pour autant le double de sa mère²⁷. Encore une fois, l'enjeu est important, puisqu'il y va de la possibilité de lire un mythe, aussi bien pour les analystes que pour les hellénistes : de ce que Héra domine l'histoire d'Héraklès, il ne s'ensuit pas que, dans toute figure féminine, à commencer par la mère terrestre Alkmène²⁸, il faille reconnaître un avatar de l'acariâtre épouse de Zeus. Que deviendrait le roman familial du héros, qu'advierait-il de la notion même de vie, constitutive de toute geste héroïque ? Par contre, il faut savoir reconnaître qu'une nécessité pousse Héraklès à tout tenir des femmes, jusqu'à sa stature héroïque.

25. Voir Kerényi, 1959, p. 192-201.

26. Delcourt, 1955, p. 139 ; voir aussi Delcourt, 1942, p. 13, 88, 100.

27. Omphale assimilée à Héra : Tümpel, 1902 ; à la grande déesse chthonienne : Deroy, 1974, p. 3-36, n. 31-34 ; à la grande déesse asiatique : Frazer, 1926, p. 226 ; à la dédémone serpentine : Fontenrose, 1959, p. 108-110. Déjanire : Slater, 1968, p. 358. Hèbè : Cook, 1906, p. 366-367 ; Slater, 1968, p. 344 ; Pötscher, 1971, p. 169-184 (p. 170).

28. Slater, 1968, p. 344. Ravages de la pulsion d'assimilation : Slater, qui se réclame de Freud, ne craint pas de référer ici à Graves, qui se réclame de Jung.

[28] Le sophiste Prodikos l'avait compris : lorsque, dans son célèbre apologue d'Héraklès à la croisée des chemins, il arrache le héros à sa traditionnelle servitude pour en faire le paradigme de la libre décision, le choix auquel il l'affronte n'est pas entre l'effort et le plaisir, mais entre deux femmes nommées Vertu et Mollesse.

Héraklès venait de sortir de l'enfance pour entrer dans la jeunesse ; il était à l'âge où les jeunes gens devenus déjà maîtres d'eux-mêmes laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice. Étant sorti de chez lui, il s'était assis dans un lieu solitaire et se demandait laquelle de ces deux routes il allait prendre, quand il vit venir à lui deux femmes de haute taille²⁹...

Tout, dans ces premières lignes du texte, dit qu'Héraklès, adolescent au seuil du passage, est en attente de lui-même ; et si la décision finale lui appartient, elle lui vient finalement du dehors, puisqu'il lui aura fallu rencontrer deux femmes pour choisir son identité.

Reste à évoquer, dernière rubrique de cette constellation mais non la moindre, Héraklès féminisé. Des femmes à la féminité, le pas est certes important mais la pensée mythique l'a franchi pour le héros. Lorsqu'un épigraphiste sérieux, publiant les inscriptions de Didymes, met le nom d'Héraklès sur le « mortel à l'aspect féminin » dont le sanctuaire abrite un culte d'Héra, l'historien peu habitué à la fréquentation du mythe s'étonne. Sans doute s'étonnerait-il moins s'il s'était intéressé à ces instants paroxystiques où soudain, dans la tradition littéraire, la virilité du héros bascule. Je pense à la folie d'Héraklès. Je pense aussi à la description de sa mort. Sur les souffrances d'Héraklès en proie à la « tunique de Nessos » et sur l'appréhension féminine du corps qui est alors sa découverte, je ne reviendrai pas ici, me contentant de rappeler que, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Héraklès souffre en femme avant de

29. Xénophon, *Mémorables*, II, 2, 21.

se résoudre à mourir en homme³⁰. Quant à la folie du héros, *mania* ou *lussa* que lui envoie Héra, elle peut bien, par-delà le destin d'Héraklès, être interprétée comme le lot générique du guerrier indo-européen dont le trop-plein de *menos* se convertit en fureur délirante ; reste que le meurtre des enfants est un crime de femme et, dans le délire de rage où il a tué ses fils, Héraklès a égalé son malheur à celui des mères meurtrières, ce qu'Euripide souligne par la voix du chœur³¹. Revenu à lui, le héros accablé resta, à en croire Diodore, « longtemps inactif à l'intérieur de la maison », comme une femme, avant d'affronter à nouveau les périls où l'homme s'illustre ; mais déjà Euripide l'avait évoqué, éperdu, assis comme une femme et, comme une femme, voilé pour échapper au regard³².

C'en est assez, sans doute, pour avancer qu'avec Héraklès nous tenons l'une des figures grecques de la féminité dans l'homme. Certes, en employant ce mot de féminité, on se limite essentiellement à son acception sociologique, qui définit le féminin par la convention de certains rôles. Sans doute faudra-t-il s'en contenter, faute d'espérer atteindre dans le rapport du héros viril à son corps une dimension de féminité sexuelle ; car sur ce point les Grecs ont gardé la plus grande discrétion, et il revient à Jarry d'avoir rêvé la bisexualité du Surmâle, « passif tantôt comme un homme, tantôt comme une femme³³ ». Mais la cause n'est pas tout à fait perdue : si, comme l'affirme le mythe de Tirésias, le plaisir féminin doit rester un secret, il est une autre expérience de la féminité que le discours grec autorise les hommes à éprouver : celle de la souffrance qu'Héraklès a connue en son agonie, façon de vivre la féminité dans son corps.

Ainsi, aux innombrables formes que le rapport aux femmes a prises dans son existence de héros, Héraklès adjoint un rapport

[29]

30. Voir Loraux, 1981c, p. 37-67.

31. *Mania/menos* : cette association traverse l'œuvre de Dumézil, et sa réflexion sur le guerrier ; crime féminin : Euripide, *Héraklès*, 1016-1024, avec les remarques de Daladier, 1979, p. 229-244.

32. Diodore, IV, 11, 2 ; Euripide, *Héraklès*, 1214-1215 et 1159, 1198, 1205.

33. *Le Surmâle*, chap. XII.

à la féminité. Constatation importante et qui nous arrêtera un moment, avant que le destin du héros ne nous conduise à nous intéresser à ce qui, dans son roman familial, l'affronte directement à une certaine représentation de la femme. En insistant sur le féminin en Héraclès, je voudrais suggérer qu'une telle préoccupation permet seule d'aller au-delà de la pure et simple redite de la table grecque des oppositions qui structurent le monde des hommes, et où l'on s'accorde généralement à reconnaître que l'affrontement du masculin et du féminin est dominant. Si la seule question que la Sphinx n'a pas posée à Œdipe est celle du rapport entre les sexes³⁴, c'est précisément que, dans le mythe, les Grecs se plaisent à refuser de penser la conjonction des sexes – dont ils s'accommodent dans la réalité de leur vie sociale³⁵ – pour procéder à un brouillage systématique de la distribution « normale » des caractères de l'homme et de la femme. Et les mythes disent l'expérience vécue du féminin par l'homme³⁶ ou la conquête redoutable du masculin par la femme³⁷.

[30] Sans insister sur le déséquilibre évident de ces deux formulations dans l'économie grecque de la différence sexuelle, je m'attacherai au premier des deux mouvements de ce jeu d'échange. Mais plutôt qu'à une étude d'ensemble, je m'essaierai à déchiffrer la féminité d'Héraclès le Fort à travers quelques signes ou emblèmes grecs de la femme parce que, avec Starobinski, je crois que, s'agissant d'un héros mythique, « le poids impersonnel des noms et des choses³⁸ » compte autant que « le fond psychologique virtuel ».

34. Ainsi que l'observe Green, à paraître [NdÉ. 1992].

35. Voir Loraux, 1981a, où j'ai tenté de le montrer, à propos des mythes d'origine.

36. Il faut distinguer, avec Slater (1968, p. 289-290), les figures qui, comme Dionysos, se réfugient dans la féminité, de celles qui, comme Zeus, incluent la féminité en leur intérieur : Zeus absorbe la féminité sans jamais être féminisé.

37. Ce champ a été balisé par Marcel Detienne ; voir, par exemple, Detienne, 1979.

38. Starobinski, 1974, p. 27.

HÉRAKLÈS ET LE FÉMININ

Tenter d'étudier la féminité d'un héros grec au plus près de sa détermination sexuelle revient à la cerner dans ce qui, depuis Hésiode, constitue la femme : un corps, réduit essentiellement au ventre, une parure, qui est souvent un voile. Le ventre est « chiennerie interne », qui sert à dire la lubricité dans le langage de l'appétit alimentaire, mais il est aussi ce qui met au monde les enfants de l'homme³⁹. La parure est, dans la *Théogonie*, ce qui constitue la femme comme un beau dehors⁴⁰. Définitions contradictoires, parfois concurrentes mais qui souvent coexistent comme le creux en sa profondeur et l'extériorité de la surface.

Il se trouve qu'Héraklès est un ventre et que, dans ses vêtements, le *peplos* des femmes entre en concurrence à maintes reprises avec la peau de lion qui est sa vêtue officielle.

Le ventre du glouton

L'appétit monstrueux d'Héraklès est bien connu des comiques grecs, pour qui évoquer la *boulimia* du héros revient à provoquer automatiquement le rire⁴¹, et la tradition mythique et religieuse lui attribue la faculté de dévorer un bœuf entier, lors d'un monstrueux concours de voracité ou sous l'emprise de la faim⁴². Ainsi, dans son *Hymne à Artémis*, le poète hellénistique Callimaque évoque Héraklès dans l'Olympe, attendant avec impatience la déesse lorsqu'elle revient de la chasse⁴³ :

39. Sur les valeurs de *gastèr*, voir Vernant, 1979, p. 94-96 et p. 105.

40. Voir Loraux, 1981a, p. 84-86.

41. Voir surtout Épicharme, *Busiris*, fr. 21, Kock (le spectacle d'Héraklès mangeant), ainsi que *Pholos*, 78 K ; Archippos, *Héraklès gamôn*, fr. 9-11 K ; Kratinos, *Busiris et Omphalé*, fr. 176-177 K ; Alexis, *Linos*, fr. 135, 18 (*boulimos*). Écho tragique de ce thème : Euripide, fr. incert. 907, Nauck, et Ion, fr. 29 N. Cette gloutonnerie est longuement évoquée par Athénée (IX-X, 411a-411b).

42. Voir Athénée, X, 412a, et Pausanias, V, 5, 4 ; sur l'Héraklès Bouthoinas de Lindos et l'histoire de Theiodamas, voir Durand, 1979, p. 1-17.

43. *Hymne à Artémis*, 159-161.

Bien vite, il s'empresse à l'entour de la bête. C'est que, pour avoir au bûcher phrygien fait divin son corps il n'a rien laissé de son appétit glouton⁴⁴ ; sa faim est la même qu'au jour où il trouva sur son chemin Theiodamas au labour [v. 159-161].

[31] Ce jour-là, Héraklès avait dévoré tout cru le bœuf du labourer. Mais un mot nous arrêtera tout particulièrement dans le texte : pour exprimer la faim d'Héraklès, Callimaque emploie le mot *nêdus*, l'un des noms grecs du ventre.

Sans doute, sur la scène comique (et, dans ce passage de Callimaque, le rire n'est pas loin), la voracité d'Héraklès est-elle explicitement entendue comme l'équivalent d'une robuste sexualité virile : c'est ainsi qu'il faut entendre tel fragment comique où le héros raconte comment, de passage à Corinthe, patrie du plaisir, il a « mangé » Okimon-Basilic, courtisane au nom de plante aphrodisiaque, et comment il y a perdu jusqu'à sa tunique (comme s'il fallait décidément choisir entre le ventre et le vêtement⁴⁵) ; c'est ainsi que, dans *Lysistrata* (928), l'époux éperdu de désir s'écrie : « Mon pénis, c'est Héraklès au festin⁴⁶. » Reste que la soumission à la *nêdus* n'est pas nécessairement ressentie comme une victoire : l'atteste telle imprécation euripidéenne contre la « race des athlètes », « esclave de sa mâchoire, vaincue par son ventre » (*nêdus*)⁴⁷ – or, à l'athlète grec, Héraklès sert de paradigme. Et l'on fera des observations analogues à propos de *gastêr*, autre nom grec du ventre, et de ses dérivés dont, chez Aristophane, l'ambiguïté est évidente : goinfre, Héraklès est *gastris* mais, dans une autre comédie, l'appellation de *gastris* semble réservée en priorité aux femmes et celle de *gastôn*, qui désigne Dionysos comme « ventru », dénote clairement ailleurs la féminité du riche trop gras⁴⁸. Au fil

44. Paradoxe que cette faim dans l'Olympe ; à l'opposé d'Héraklès, Hermès, autre bâtard de Zeus, s'interdira la consommation malgré sa faim de viande, pour mieux pénétrer dans l'Olympe : voir Kahn, 1978, p. 64-67.

45. *Okimon* : Euboulos, *Kerkopes*, fr. 54, Kock ; le basilic comme aphrodisiaque : voir Murr, 1890, p. 199. Aristophane, *Lysistrata*, 928.

46. Appétit et sexualité : voir Brelich, 1958, p. 248-250.

47. Euripide, *Autolykos*, fr. 282, Nauck, v. 5.

48. Aristophane, *Oiseaux*, 1604 ; *Thesmophories*, 816 ; *Grenouilles*, 200 ; *Ploutos*, 560.

des mots, nous avons dérivé assez loin de la sexualité masculine. Il est vrai que, d'Homère aux tragiques et au-delà, *gastér* et *nêdus* oscillent indécidablement entre estomac et sexualité, mais aussi entre le ventre comme siège de la faim, le ventre comme lieu des viscères et le ventre comme matrice⁴⁹. Mais il n'est jusqu'à la physiologie des médecins hippocratiques où le ventre ne soit affecté de caractéristiques féminines⁵⁰, et il y a au moins un passage d'Homère pour suggérer comme les textes hésiodiques que, dans l'homme, le ventre tire le mâle vers la femme. Ou plus exactement que, dans l'homme, le ventre est féminin. Je pense à la présentation du mendiant Iros au chant XVIII de *l'Odyssée*, avec sa panse dont « tout Ithaque admire le gouffre où sans cesse tombent mangeailles et boissons », mais qui, sans force ni vigueur (*oude is oude biê*, 3-4), est appelé Iros par les jeunes gens. Parce qu'il leur sert de messager, dit le texte : une contrepartie masculine d'Iris en quelque sorte ; Iros : Iris au masculin, mais dont la virilité même est problématique. Or un autre sens est suggéré : si l'on ajoute qu'étymologiquement Iros, dérivé du mot *is*, signifie « le Fort » ou « le Viril », la dérision est complète, et les jeunes nobles d'Ithaque devaient bien s'amuser⁵¹.

[32]

Et la *nêdus* d'Héraclès dans tout cela ? Faute de pouvoir en dire plus, on ne résistera pas à la tentation d'observer au moins qu'il est dans la tradition deux autres dévoreurs caractérisés par leur *nêdus* : le Cyclope dont, chez Homère, l'estomac est ainsi désigné – or cet estomac vient d'engloutir des hommes et, par le cannibalisme, le Cyclope sort de l'humanité, façon indirecte de sortir aussi de la virilité⁵² ; et Kronos qui, dévorant ses

49. Voir les articles *gastér* et *nêdus* du *Dictionnaire étymologique* de Pierre Chantraine, ainsi que Roüra, 1972, particulièrement p. 320-321 sur le flottement, à l'intérieur du corpus hippocratique, entre ventre/bas-ventre/intestin/estomac/matrice.

50. Comme l'humidité, trait féminin : comparer *Du régime*, 60, 3 avec 34.

51. Voir Bader, 1976.

52. *Odyssée*, IX, 296. On observera : 1) qu'au vers 415, le Cyclope est – métaphoriquement, dit-on – en proie aux douleurs de l'accouchement ; 2) que *l'Alceste* d'Euripide caractérise Héraclès en des termes qui évoquent la figure du Cyclope dans le drame satyrique du même auteur (voir la note 1, p. 87, de l'édition des Belles-Lettres), où il a aussi une insatiable *nêdus* (*Cyclope*, 244, 547).

enfants au sortir de la *nêdus* de leur mère, les englobait, dit Hésiode, dans sa propre *nêdus* : bien sûr, chez Rhéa, *nêdus* est matrice (*Théogonie*, 460) et chez Kronos estomac (487) ; mais comment imaginer qu'à quelque vingt-cinq vers de distance l'ambivalence de *nêdus* ait pu échapper au lecteur grec ? J'allais oublier que Zeus lui-même, bien avant d'engendrer dans le ventre d'Alkmène cet Héraklès qui est son dernier enfant, est avec insistance doté d'une *nêdus* : celle où il englobait Métis enceinte avant d'accoucher d'Athéna par la tête peut encore passer pour un estomac ; mais sa cuisse, où il a encloué l'enfant Dionysos rejeté de la matrice maternelle, est désignée sans ambiguïté par Euripide comme « *nêdus* mâle⁵³ ».

En évoquant ces étranges emplois du mot *nêdus*, je n'entends pas faire de celle d'Héraklès une matrice, car rien dans les textes n'y autorise. Je voudrais seulement, contre les résistances des philologues qui m'opposent maint texte d'Homère ou d'Euripide où *nêdus* est simplement le ventre de l'homme en dehors de toute connotation féminine, insister sur une riche chaîne associative fondée sur des signifiants qui flottent entre masculin et féminin.

[33] Quant au ventre d'Héraklès, je ne trancherai pas. Mais il valait peut-être la peine d'émettre un soupçon sur sa démonstrative virilité. Du côté de ses vêtements, toutefois, les indications sont d'entrée de jeu plus claires, ce qui n'entraîne pas qu'elles relèvent pour autant d'une interprétation évidente.

Le peplos d'Héraklès

Point n'est besoin d'une longue étude mythologique sur Héraklès pour deviner qu'il y a sans doute beaucoup à penser en général au sujet de ses vêtements⁵⁴, s'agissant d'un héros à qui la

53. *Théogonie*, 890 et 899 ; *Bacchantes*, 527 (que l'on comparera avec 90 ; cf. le vers 99, où il est dit que Zeus a enfanté Dionysos). Pour Zeus comme pour Kronos, l'englobement (de l'enfant, de la mère enceinte) est comme une inversion d'accouchement, un accouchement à l'envers.

54. Brèves, mais suggestives remarques de Deleuze (1969, p. 157-158) sur Hercule et les surfaces, passage sur lequel Philippe Soulez a attiré mon attention.

peau du lion de Némée sert à la fois de manteau et d'emblème⁵⁵. Ainsi formulé, le problème reste toutefois intact en sa généralité, et peut-être pour avancer gagnera-t-on à placer Héraklès sous le signe du féminin. Avant de réfléchir sur la féminité du héros, je connaissais bien sûr l'histoire de la tunique mortelle et celle du travestissement chez Omphale, mais, si l'idée m'en était venue, j'aurais sans doute hésité à établir un quelconque lien entre les deux histoires. Et puis, relisant l'exkursus que Diodore de Sicile consacre à la vie du héros, j'ai relevé une indication étrange, d'autant plus déroutante qu'il s'agit d'une information unique, qui n'apparaît en aucun autre texte.

À Héraklès revenant de la guerre pour se livrer au plaisir des fêtes et des jeux, chacun des dieux, selon Diodore, aurait fait un présent en rapport avec ses attributions. Ainsi, Héphaïstos lui donne une massue et une cuirasse, Poséidon des chevaux, Hermès une épée, Apollon un arc et des flèches et Déméter l'initie aux mystères. J'ai gardé pour la fin ce que le texte mentionnait en premier, à savoir le don d'Athéna, qui est un *peplos*. De toute évidence, les dieux entendent ainsi équiper Héraklès qui jusqu'à présent ne possédait pour se couvrir que sa peau de lion. Il faut alors admettre que le *peplos* fait partie intégrante de l'équipement du héros. Soit. Le problème est que ce *peplos* ne réapparaîtra plus dans le texte et que, pour mentionner la beaucoup plus célèbre tunique qui adhère jusqu'à la mort au corps meurtri d'Héraklès, Diodore emploiera normalement le mot *chitôn*⁵⁶.

Peut-être observera-t-on que le *peplos* est parure de fête et qu'Athéna, dont c'est à Athènes le vêtement mystique, en donne un à Héraklès pour les moments de pause entre deux efforts héroïques, de même que chez Diodore elle en donne un à Zeus. Encore conviendrait-il de s'étonner que la guerrière

55. Je n'examinerai pas ici la difficile question de la signification de la peau de lion, qui relèverait d'une étude autonome ; sur les valeurs de la dépouille d'animal, voir les remarques de Gernet, 1968, p. 125-126.

56. Le *peplos* : Diodore, IV, 14, 3 ; le *chitôn* : Diodore, IV, 38, 1-2, ainsi que Strabon, VIII, 381 et Apollodore, II, 7, 7.

[34] Athéna ne trouve d'autre présent à faire à son protégé, alors que celui-ci tient de l'artisan Héphaïstos la cuirasse du combattant. Certes, le *peplos* est comme un attribut d'Athéna, et celui que, tous les quatre ans, la cité athénienne offre à la déesse, orné d'une représentation de la Gigantomachie, est symbole de protection et de victoire (un talisman, en quelque sorte) ; reste que la déesse a offert au héros *un peplos*, et non le sien propre : rien n'autorise le lecteur à identifier le *peplos* d'Héraklès avec celui de sa protectrice et, pour se dessiner à l'horizon du texte, le *peplos* d'Athéna ne suffit pas à en donner la clef.

Une interrogation, donc, s'impose, que l'on ne retiendra pas plus longtemps : que peut bien faire Héraklès d'un *peplos* ? Car, pour toute la tradition grecque, le *peplos*, « pièce d'étoffe, voile, robe », est le vêtement des femmes – et parfois des barbares (ce qui, aux yeux d'un Grec, n'est pas contradictoire). Féminin, le *peplos* s'oppose au *chitôn* des hommes et, même si, au cours de son histoire, le mot semble parfois relever d'un usage flottant, d'Homère à Plutarque, l'opposition du *peplos* et du *chitôn* reste pertinente. Quand, dans l'*Iliade*, Athéna, quittant l'Olympe pour le champ de bataille, s'arme pour la guerre, elle ôte son *peplos* pour revêtir la tunique (*chitôn*) de son père Zeus, mieux appropriée au combat ; et, à l'autre bout de la chaîne, Plutarque, évoquant la fête argienne des Hybristika, précise que les femmes y revêtent le *chitôn* et la chlamyde virils, et les hommes le *peplos* et le voile des femmes ; entre les deux, Euripide lui-même, qui pourtant emploie volontiers le mot *peplos* dans un contexte masculin en redonnant au mot son sens originel de « voile », souligne dans les *Bacchantes* tout ce qui fait de ce vêtement un costume féminin – je pense à la fameuse scène du travestissement de Penthée⁵⁷.

57. Voir l'article *peplos* dans le *Dictionnaire étymologique* de Pierre Chantraine et les remarques de Bieber, 1928, p. 17-21 ; Marinatos (1967) maintient au mot le sens dominant de « voile ». *Peplos* des barbares : par exemple Eschyle, *Perses*, 199, 1060 ; *Suppliants*, 720 (toutes les autres occurrences du mot en font un vêtement de femme). Athéna dans l'*Iliade* : V, 734, avec le commentaire de Bonfante, 1975, p. 116 ; Hybristika : Plutarque, *Vertus des femmes*, 4 ; Penthée : Euripide, *Bacchantes*, 821, 833, 852, 935, 938.